VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 13 Avril 1915 NUMERO 48

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...imé et publié par la
"WE... CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

PROGRES A REBOURS

On commence à se rendre compte en divers endroits que ces prétendus progrès modernes en fait de livres de pédagogie, annoncés au son de trompettes bruyantes plus qu'harmonieuses, ne sont en définitive que de misérables fiascos qui coûtent cher, très cher aux contribuables, profitent à quelques fabricants de livres qui ont des amis dans les sphères de l'éducation, mais en définitive sont des progrès à-rebours.

Il faudrait être naïfs en effet pour croire que le progrès intellectuel est affaire inconnue avant nous.

La dernière constatation arrive de Calgary; elle est récente, car la dépêche porte la date du 7 avril 1915.

Que dit-elle?

Elle annonce que la Convention des instituteurs de l'Alberta a entendu vertement critiquer les livres qu'on met présentement aux mains des enfants. C'est une dame, auteur s'il vous plait, Mm Nellie McClung, qui ose dire que ces "**manuels sont aussi secs que la poussière du chemin et en ont la saveur**".

C'est plutôt sévère, mais nous n'osons pas dire que cela manque d'équité.

Elle ajoute, cette dame, s'il faut en croire la dépêche: "**Nous espérons voir bientôt venir le jour où l'on mettra entre les mains des enfants des livres rédigés d'une manière plus humaine.**"

Faut-il conclure que la forme actuelle est plutôt bestiale? La conclusion semble s'imposer et ceux qui voudront se donner la peine de feuilleter les livres de lecture aux mains de leurs enfants devront reconnaître que cette conclusion ne serait sûrement pas un jugement téméraire.

"Le chat voit la souris."

"La souris regarde le chat, etc., etc.", et vous voyez en face l'un de l'autre un chat et une souris.

Et les bonnes gens de s'exclamer: Voyez comme c'est de l'enseignement pratique, comme cela parle aux yeux.

Nous sommes de l'opinion de cette dame: une forme plus humaine et moins bestiale ne nuirait sûrement pas à la forme pédagogique d'un livre et pourrait laisser penser à l'enfant qu'il y a au monde autre chose que des bêtes.

Mais pour être vraiment à la hauteur du progrès moderne il ne faut pas s'éloigner beaucoup du règne animal, car, voyez-vous, nous sommes sous un régime de progrès à rebours.

Ca coûte très cher, on change très souvent de livres et de méthodes. A tout moment un monsieur quelconque croit avoir découvert un soleil nouveau: grand émoi dans le monde de l'enseignement pratique. En définitive on arrive à se faire dire par les siens:

"Ce sont là des méthodes qui ont la saveur de la poussière "des rues. Donnez-nous quelque chose de plus humain."

Si les catholiques allaient dire de telles paroles, on n'aurait pas de mots assez forts pour dire combien ils sont arriérés et peu au courant des progrès de leur siècle, mais nous est avis que la Convention des Educateurs de l'Alberta n'est guère en majorité composée de catholiques, loin de là.

Nous avons toujours pensé qu'il est très possible d'avoir des livres de lecture et autres, où l'enfant peut puiser les éléments des sciences humaines et apprenant en même temps qu'il est quelque chose de plus qu'une bête, et qu'en dehors du règne animal il y a les destinées éternelles.

Ce n'est peut-être pas du progrès moderne et de l'éducation pratique!!

A DROITE ET A GAUCHE

Au cours d'une conférence devant l'Ecole Normale de Toronto, un certain Prendergast a affirmé qu'il ne serait pas surpris "si le département d'éducation, à bout de patience devant la persistante insolence du groupe Bourassa, décidait dans un avenir assez rapproché, **que nul autre langage que l'anglais ne serait enseigné dans les écoles élémentaires d'Ontario et que l'étude du francais n'est même plus matière à choix.**"

C'est déjà à moitié fait: le règlement XVII défend l'enseignement du français dans toutes les écoles élémentaires où il n'était pas enseigné lors de la promulgation de l'ukase de leur majesté les Prussiens d'Ontario.

• • •

"Tous les évêques dans le diocèse desquels seront internés des prisonniers de guerre ont reçu du Saint-Siège la **prescription formelle** de désigner des prêtres connaissant la **langue des captifs** et chargés de pourvoir à la consolation morale et spirituelle de ceux-ci."—Etudes, tôme 142e, page 107.

Eclatante rebuffade à ces zélés catholiques "qui, parce qu'ils ont perdu leur langue", prêchent en somme que c'est au fidèle à apprendre la langue du pasteur et non au pasteur à apprendre celle des fidèles.

• • •

"... Il proscrit la langue française des écoles... Il veut **germaniser** extérieurement le pays. Cela lui suffit, car, déplorable psychologue, il n'attache aucune importance aux conquêtes morales."—Abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine, dans une conférence sur "La Pensée française et l'Alsace-Lorraine."

Voilà un régime que va supprimer la victoire des Alliés. Si le vaillant abbé Wetterlé désire en voir la perpétuation, cette fois non en territoire allemand mais en territoire britannique, non en pays conquis, mais en pays régi par une constitution garantissant les droits de la minorité, il n'aura qu'à venir dans l'Ontario. Il y trouvera des "Prussiens" — parlant l'anglais ceux-là — qui proscrivent "la langue française des écoles..."; aussi de "déplorables psychologues" qui n'attachent aucune importance aux conquêtes morales, qui ont oublié ou n'ont jamais su l'avis de lord Elgin que ce n'est pas en abolissant l'usage du français qu'on fera du Canadien français un "british".

• • •

"Pour l'habitant autochtone de l'Alsace-Lorraine, il n'y avait plus ni justice, ni droit ni liberté, avec toutes les formes hypocrites de la légalité, on en faisait un paria dans son propre pays.

"Les Allemands n'étaient d'ailleurs nullement satisfaits des résultats déjà obtenu par ce régime tyrannique. La plupart d'entre eux ne cachaient pas qu'à leur avis les pouvoirs publics se montraient encore trop indulgents vis-à-vis d'un peuple de révoltés. De là les perpétuelles dénonciations de la presse pangermaniste et ses furieux appels à une répression encore plus impitoyable."—Abbé Wetterlé.

Vraiment cela ne s'applique-t-il pas mot à mot à la situation ontarienne? Négation du droit — ce que fait le gouvernement ontarien: "paria dans son propre pays"—expression synonyme du bill Pyne qui enlève aux citoyens canadiens-français d'Ottawa leurs droits de libres citoyens britanniques; mécontents demandant une répression plus impitoyable—disparition totale du français.

L'eût-il voulu, l'abbé Wetterlé n'aurait pu mieux résumer en quelques lignes toute la situation ontarienne.

• • •

Les hommes sont partout les mêmes et dans le passé il nous est donné d'entrevoir l'avenir. Et c'est une des leçons qui se dégagent de la conférence de l'abbé Wetterlé sur "La Pensée française en Alsace-Lorraine."

"Lâchez, courbez-vous, cessez de crier, de vous plaindre, de revendiquer, crie-t-on en certains quartiers, aux lutteurs d'Ontario; vous nous rendriez par là un grand service."

Ah! toujours le même le cri de la lâcheté, le cri de ceux qui ont peur d'un petit sacrifice pour le bien de la race, de leurs frères. Ecoutez l'abbé Wetterlé signalant ce travail de la lâcheté.

"Un homme politique français considérable ne me disait-il pas, il y a quelque dix ans: "**Quel service vous nous rendriez, vous autres Alsaciens-Lorraine, si vous consentiez à vous déclarer publiquement satisfaits de votre sort!**"

Ne croit-on pas ouïr la **Patrie**, invitant, sollicitant, priant les Canadiens français d'Ontario d'abandonner la lutte.

"Au cours des derniers mois, poursuit l'abbé Wetterlé, de nombreux émissaires furent envoyés dans nos provinces pour y prêcher le définitif renoncement. Ils essayaient de nous persuader de l'inutilité de notre résistance..."

N'est-ce pas croqués sur le vif nos prédicants de la "conciliation!!!!"—bleus ou rouges, peu importe—aussi méprisables et dangereux les uns que les autres.

• • •

Continuons de citer l'abbé Wetterlé. Connexes, analogues sont, comme le proclament inconsciemment l'**Orange Sentinel**, le cas de l'Alsace-Lorraine et celui des Franco-Ontariens.

Où et quand la résistance des Alsaciens se faisait-elle plus vigoureuse, plus patiemment tenace? Quand "la voix du clairon se faisait entendre le long de la frontière", nous dit l'abbé Wetterlé. Et alors, "un long frémissement, ajoute-t-il, agitait notre population qui redoublait d'endurance".

Sur quelles classes de la population compter particulièrement dans les luttes pour la survivance nationale? Sur les masses populaires. Elles "furent admirables dans les provinces annexées, affirme l'abbé Wetterlé, pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler".

Et quel est le plus grand danger à craindre pour un peuple luttant pour la sauvegarde de son entité nationale? L'esprit de parti. "Ce fut... la grande habilité des immigrés (les Allemands s'acharnant à dénationaliser les Alsaciens), dit l'abbé Wetterlé, d'introduire en Alsace-Lorraine les rivalités de parti."

• • •

Une dernière citation de l'abbé Wetterlé, et non des moins intéressantes:

"........ plus l'Allemagne se montrait impitoyable, plus les regards des annexés se drigeaient avec persistance vers la ligne bleue des Vosges d'où ils attendaient leur salut. **Les pan-germanistes furent toujours chez nous les meilleurs pionniers de la pensée française.**"

Profonde vérité que cette dernière affirmation et que, Dieu merci, les Orangistes d'Ontario ont le cerveau trop étroits pour comprendre. Autrement, leur esprit persécuteur ne se serait pas manifesté pour nous réveiller de la léthargie où nous courrions risque de crever et nous jeter dans la résistance contre tout ce qui tend à nous dénationaliser.

• • •

Nos gouvernants à Ottawa enquêtent actuellement sur ce qu'on est convenu d'appeler les scandales militaires: cela donne tout simplement l'occasion de constater une fois de plus à quel point notre vie politique est corrompue, comment elle est régentée par le patronage au mépris de tous les principes d'affaires.

Des nombreux témoignages assermentés donnés au cours de l'enquête, nous soumettons celui-ci à nos lecteurs. Il est typique et nous croyons n'avoir encore rien vu d'aussi cynique dans notre vie politique. Et Dieu sait que les scandales y ont toujours foisonné.

"A.-B. Harvey, du comté de King, Nouvelle-Ecosse, est le témoin suivant. Il déclara qu'il a vendu au gouvernement un cheval au prix de $150. "C'était un bon cheval, déclara-t-il, mais il avait un défaut. Il souffrait de kystes aux genoux."

Le témoin déclara aussi qu'il avait, à Kingston, vendu quatre chevaux au gouvernement. Ce fut une jument qui lui rapporta le meilleur prix: il obtint $130.

"Quel était son âge?" demanda M. Rhodes.

"Oh! elle se trainait", fit remarquer le témoin.

"Selon moi, elle serait âgée de vingt ans." Il déclara qu'il ne l'avait eu en sa possession que 10 minutes. Il l'avait achetée pour $85.

"Avez-vous tenté de vous enquérir de son âge quand vous l'avez achetée?"

"Non: je ne voulais pas le savoir."

"Quand vous avez vendu ce cheval au gouvernement, vous saviez quel usage il en voulait faire?"

"Oui: le gouvernement achetait et je vendais."

"Vous saviez ce que vous faisiez au gouvernement?"

"Il achetait et je vendais."

Un autre cheval vendu par le témoin a été une demie heure en sa possession.

"Quel genre de cheval était-il? demanda M. Rhodes.

"Il souffrait d'éparvins aux deux pattes d'arrière."

"Combien avez-vous obtenu pour?"

"Cent vingt piastres."

"En auriez-vous donné ce prix?"

"Non."

"En auriez-vous donné cent piastres?"

"Non."

"Valait-il $50?"

"Cela dépend de l'acheteur."

On a acheté de lui un autre cheval au prix de $100.

"Quel genre de cheval était-il? demanda M. Rhodes.

"Il souffrait d'éparvins, admet franchement le témoin, mais aux pattes de devant."

Il était d'opinion qu'il pouvait valoir $50.

"Est-ce que le vétérinaire du gouvernement, Chipman, a examiné la bouche de ces chevaux? Vous a-t-il demandé leur âge?"

"Croyez-vous qu'un vétérinaire m'aurait fait pareille question?"

"Vous avez vendu ces chevaux sachant que d'eux dépendaient des vies d'hommes?"

"Elles n'en sauraient dépendre longtemps."

Le témoin narra l'histoire d'un cheval brun rouge qu'il avait vendu pour $90. Ce cheval avait d'abord été vendu pour $10.

"Il fut une fois acheté pour trois canards", déclara le témoin.

"Pour un canard et deux canes" rectifia le témoin. Le témoin déclara qu'il n'avait eu le cheval que peu de temps en sa possession l'ayant obtenu en échange. Il souffrait de kystes aux genoux et était très âgé.

"Que valaient les cent autres chevaux vendus par les autres?"

"A peu près la même chose."

"Les vôtres représentaient le type général?"

"C'étaient de bons échantillons."

"Les autres étaient aussi défectifs?"

"Oui."

S.-S. Selfridge, du comté de King, fut le témoin suivant. Il a vendu deux bons chevaux pour $375.

"Avez-vous vu quelques-uns des autres chevaux?"

"Oui; j'en ai vu un groupe. Je veux dire qu'on amena un pauvre groupe de chevaux — vieux et infirmes — j'ai vu des chevaux souffrant de maux de tous genres — tous les maux dont ils peuvent être atteints.'

"Ils étaient vieux?"

"Un bon nombre l'étaient."

"Ingraham Bowlby avait un bon cheval âgé de six ans et il l'amena pour le vendre. Mais on lui dit qu'on ne voulait pas de cette sorte de chevaux. Il téléphona chez lui: "Amenez la vieille jument." Il vendit la jument. Elle était âgée de dix-huit ou dix-neuf ans."

"Pouvez-vous nous dire quelque chose de cette jument?"

"Bien, Bowlby me dit qu'il ne voulait pas l'hiverner et qu'il tenterait de la vendre. S'il ne le pouvait, me dit-il, il la tuerait."

Nous laissons à nos lecteurs de tirer la conclusion. Nombre d'autres témoignages ne valent pas mieux. Il s'est même trouvé un témoin qui a déclaré avoir vendu un cheval qu'on avait refusé comme trop vieux lors de la guerre sud-africaine.

• • •

Un beau scandale raté, c'est celui du meurtre d'une femme polonaise à Winnipeg. Songez que nos quotidiens n'avaient encore trouvé rien d'aussi succulent. Outre un meurtre, une prétendue infidélité conjugale, la folie d'un des principaux intéressés dans la tragédie, le suicide manqué du meurtrier présumé, une histoire de confession, embrouillée, obscure, soit, mais tout de même de nature à attaquer de flanc ce sacrement.

"L'avis donné à la confession par un prêtre avait conduit au meurtre et au suicide." L'auteur supposé de la prétendue infidélité conjugale aurait tout déclaré à l'époux sur l'ordre du prêtre. Et tout le récit de la tragédie se développait de telle façon qu'on en devait au moins conclure que le prêtre s'était conduit au confessionnal comme un imbécile. De là ne devait pas tarder à surgir dans le cerveau du lecteur la conviction que la confession est une chose dangereuse.

Tout ce bel échafaudage s'est écroulé dès le lendemain comme un château de cartes, grâce à une lettre du R. P. Kowalski, o.m.i., curé de la paroisse polonaise catholique de Winnipeg.

"Dire qu'un conseil tel que rapporté par votre reporter pourrait être donné au confessionnal est absurde. Quiconque connaît les enseignements de la théologie catholique n'aura jamais la pensée d'une pareille chose."

Et, façon de river un clou au reporter, le curé de la paroisse polonaise lui déclarait que Markiewick, l'auteur de tout le différent d'après nos journaux, n'allait pas à son église.

Souhaitons que nos confrères quotidiens profitent de cette leçon.

POUR LES ONTARIENS

Au moment où dans certains quartiers on parlait à nouveau d'une trêve, une loi persécutrice dirigée contre nos compatriotes a été passée. Plus que jamais, c'est donc la lutte. Nos frères d'Ontario ne se laisseront pas décourager. Leur détermination à résister ne pourra qu'en être accrue. Ils affirmeront sans cesse leurs droits et porteront leurs justes plaintes devant les tribunaux. Ils sont, depuis quelques années, les champions appelés à combattre pour la langue française au nom de tous les autres Canadiens français. Ils se sont montrés dignes de ce rôle à la fois glorieux et pénible. Ils continueront, n'en doutons pas, à s'en montrer dignes. Une chose fera beaucoup pour affermir leur courage, c'est de sentir que leurs compatriotes des autres provinces sont de coeur avec eux et que leur secours ne leur fera pas défaut.

Il importe donc que nous, Canadiens de langue française du Manitoba, nous leur faisions parvenir nos paroles d'approbation et d'encouragement: que nous leur fournissions, avec toute la générosité possible, les munitions qui leur permettront d'avoir recours à tous les moyens légitimes pour faire cesser les dénis de justice dont ils sont victimes. A ceux à qui incombe l'honneur, payé par de bien grands sacrifices, d'être les soldats de la langue française, continuons à donner tout l'appui que nous pouvons.

Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

Dernières souscriptions

Cadets du Sacré-Coeur de Saint-Boniface $30.00

Prière d'adresser les souscriptions au **Cercle LaVérendrye, Saint-Boniface, Man.**

LE CARDINAL MERCIER ET SAINT AUGUSTIN

Pour habitué qu'on soit aux retours de l'histoire, les circonstances au milieu desquelles le cardinal Mercier a publié sa célèbre et magnifique lettre pastorale dont nous avons donné le texte ne laissent pas de frapper par leur similitude avec celles qui marquèrent la lettre pastorale qu'écrivit saint Augustin il y a quinze siècles, en présence des barbares envahissant sa terre natale.

Dans la **Revue Hebdomadaire** du 13 mars, M. Louis Bertrand trace un émouvant tableau de la similitude des ravages exercés par les Vandales du temps de saint Augustin et les Allemands — rejetons des premiers — au temps du cardinal Mercier. Cette page d'histoire ancienne évoquée par la plume fidèle et éloquente de M. Bertrand semble toute moderne, d'hier. Nous aimerions citer tout mais nous devons nous limiter à l'extrait suivant.

Ces tortures furent effroyables: cela entrait dans le plan de terrorisation adopté par Genséric. Il faut bien qu'elles l'aient été, pour avoir soulevé un tel mouvement d'horreur, dans un pays accoutumé depuis deux siècles aux violences et aux cruautés des donatistes, et enfin pour avoir excité une telle réprobation dans le monde entier.

Des historiens modernes ont prétendu que les atrocités des Vandales avaient été exagérées. Ils se refusent à admettre le témoignage des chroniqueurs contemporains comme entaché de fanatisme catholique. Ce qu'il y a au fond de cette défiance, c'est le préjugé humanitaire que de telles abominations ne sont pas possibles, attendu qu'elles répugnent à l'humanité. Ces illusions naïves sont communes à toutes les époques d'extrême adoucissement des moeurs, où l'on ne sait plus ce que c'est que l'ennemi, et encore dans des pays très fermés et très spéciaux, qui ignorent tout en dehors de leurs frontières et qui s'imaginent candidement que leur civilisation particulière—la Civilisation, comme ils disent,—règne ou va régner sur tout le reste de l'univers.

Si nous pouvions conserver le moindre doute sur la possibilité des crimes abjects reprochés aux Vandales, nous n'aurions qu'à lire, à défaut des documents publiés par les commissions d'enquêtes, le résumé que M. Pierre Nothomb en a donné dans un article intitulé: "La Belgique martyre" et récemment publié par la "Revue des Deux Mondes". Nous y verrions les Allemands d'aujourd'hui recommencer toutes les horreurs de leurs ancêtres, avec la même obstination systématique, et, comme eux, s'attaquer de préférence aux prêtres et aux évêques, sans épargner d'ailleurs aux villes et aux provinces le pillage général et le massacre collectif.

Les Vandales torturaient les prêtres et les fidèles, d'abord pour leur arracher le secret de leurs cachettes d'or et d'argent, et ensuite pour les contraindre à la conversion. De tout temps, les Germains ont été renommés pour l'atrocité de leurs supplices. Au moyen âge, leur "justice" détenait le record de la cruauté. En Afrique, ils s'ingénièrent à de si horrifiques raffinements, qu'on les croirait d'hier, et qu'à tout instant on se demande si ces choses se passent dans le Limbourg belge, ou dans la Numidie proconsulaire.

Tels patients étaient liés à la crapaudine, par la tête, les mains et les pieds, et le divertissement consistait à serrer progressivement la corde qui attachait le cou et les membres, jusqu'à ce que les os et les tendons se missent à craquer. A d'autres on entonnait des potées d'eau de mer, ou bien du vinaigre, de la lie, de la saumure, ou encore de la graisse fondue. A ceux-là,—il faut tout dire,—on remplissait la bouche avec des excréments, on les bâillonnait et on leur plantait un pieu sous le menton. S'ils réchappaient de ces ignobles traitements, on les employait comme bêtes de somme. Des prêtres, des évêques, de grands personnages civils remplaçaient les chameaux et les mulets pour porter les bagages des soldats, les provisions et les ustensiles des goujats. Quand ils défaillaient, un coup de lance les forçait à se relever, et quand ils ne bougeaient plus sous le fer des piques, on les abandonnait au bord du chemin, en pâture aux chacals et aux oiseaux de proie.

Et nous ne parlons que pour mémoire des mutilations de toute sorte. A Tipasa, les notables de la province furent condamnés à avoir la main droite et la langue coupées. Des vierges consacrées subirent le supplice de l'estrapade. On leur appliqua des lames rougies au feu sur le dos, sur le ventre, sur les côtes et sur les seins, pour leur faire avouer de prétendues relations coupables avec des moines et des clercs. Les femmes, en général, furent copieusement violées. En maints endroits de ses sermons, saint Augustin console les victimes et rassure leur conscience, en rappelant que la pudeur est chose spirituelle, et que toutes les souillures de la chair, si elles ne sont point consenties, ne peuvent rien contre elle. La luxure des Vandales allait jusqu'au sadisme. Presque toujours, les malheureuses qu'ils violentaient étaient égorgées ou torturées. L'histoire ne dit point s'ils leur tranchaient les seins, comme ils firent en Belgique et dans le nord de la France, ni s'ils les forçaient à marcher devant les traits de l'ennemi. En revanche, ils se signalaient déjà comme bourreaux d'enfants: "Leur fureur était si dénaturée, dit Victor de Vite, qu'ils arrachaient les nouveau-nés du giron et du sein de leurs mères, puis ils les écrasaient contre le pavé.... D'autres les tranchaient par le milieu du corps, depuis la fourche des jambes jusqu'au sommet de la tête, comme fait le veneur quand il jette à ses chiens quelque morceau de venaison..."

On le voit: l'ignoble guerre allemande d'aujourd'hui a de qui tenir. Ses lettres de noblesse remontent aux siècles barbares. Ici et là, les procédés sont les mêmes: terrorisation systématique, pillage, incendies, massacres de populations désarmées, tueries de femmes et d'enfants, viols et tortures. Et c'est peut-être le caractère le plus frappant de cette nouvelle guerre inaugurée par les Vandales du vingtième siècle, qu'à tous les perfectionnements de la tactique moderne elle ait ajouté, en les ressuscitant, les vieilles armes, les vieux procédés sanguinaires et féroces des guerres d'autrefois. Les brûlots reparaissent à côté des canons de 420, les flèches et les boucliers à côté des shrapnells et des tranchées en béton. Il est naturel qu'ayant des âmes de Barbares, les modernes Germains retournent à la stratégie de leurs ancêtres, et même à leurs panoplies.

OBLAT DECORE

Créé, pour sa bravoure, Chevalier de la Légion d'Honneur

Communiqué officiel. — 12 mars, Grand Quartier Général des Armées de l'Est.

"M. Grandin, A. A., Aumônier Titulaire Catholique, groupe des brancardiers de corps (4ème corps d'Armée) a été nommé dans l'ordre de la Légion d'Honneur, au grade de Chevalier.

"A, depuis le début de la campagne, fait preuve d'un dévouement sans égal, assurant avec un zèle inlassable les fonctions de son ministère, insouciant du danger, cherchant par tous les moyens à soulager les souffrances des blessés. S'est multiplié sous le feu de l'ennemi dans toutes les circonstances où le groupe des brancardiers de corps a fonctionné."

Signé: J.-J. Joffre.

• • •

N. B.—M. l'abbé Augustin Grandin, si hautement honoré, est le neveu de Mgr Vital Grandin, o.m.i., le saint évêque missionnaire de Saint-Albert, Alta., et le frère du R. P. Henri Grandin, o.m.i., Vicaire des Missions pour le Vicariat d'Alberta-Saskatchewan. Le R. P. Henri Grandin occupe, depuis le début des hostilités, le poste d'aumônier du Cercle militaire du Mans, en remplacement de son frère, parti immédiatement, malgré son âge avancé, pour la ligne de feu.

LE COIN DES DAMES

Notre beau et radieux soleil manitobain a été, l'hiver dernier, prodigue et généreux de ses rayons. Parfois c'était à se croire dans un pays tempéré. Hormis quelques jours où le thermomètre s'est permis de se mettre à la baisse nous pouvons dire que l'hiver a été clément et peu rigoureux.

Nos braves ouvriers sans travail depuis nombre de mois; l'artisan ne fournissant que quelques heures de labeur par semaine; les constructions grandes et petites arrêtées dès le début de la malheureuse guerre qui ensanglante l'Europe entière; la réduction des heures du travail dans les maisons d'industrie; une gêne générale se faisant sentir et peu de familles dans notre ville envisageant l'hiver sans angoisse: voilà le spectacle peu réconfortant que nous offrait l'arrivée de l'hiver. Mais la Providence s'est montrée clémente à notre égard en nous donnant un hiver doux, ce qui a soulagé nombre de bourses et adouci bien des misères.

L'hiver a fait ses derniers adieux et les beaux jours tièdes ensoleillés et empreints d'une douce chaleur sont comme l'avant goût de l'été qui nous fera trouver moins durs les jours sombres de gêne, peut-être de misère, par lesquels nous avons passé. Le printemps veut dire le réveil de la nature, la prochaine éclosion de tout ce que l'hiver a si soigneusement gardé de bon, de beau, de grand, dans son sein! Le printemps c'est l'heureuse délivrance de cette tristesse, de cette longue agonie et de ces angoisses poignantes qui furent le sort d'un grand nombre.

Que de mères de famille n'ont pas senti et partagé dans un morne silence la tristesse de leurs époux pendant cette période affreuse où la gêne était presque l'hôte assidu du logis! Pour celles-là, le printemps aura des charmes plus radieux car il mettra un rayon d'espérance au foyer, un sourire sur les fronts appesantis par les sombres et noires inquiétudes.

Un grand nombre auront peut-être vite oublié. Rien ou presque rien ne restera dans la mémoire du coeur, du bienfait reçu, de l'assistance faite ou de la générosité prodiguée.

Oui, soit que par un changement subit ou progressif, les conditions actuelles s'améliorent, que la prospérité encore toute récente revienne dans notre pays et nous prodigue de nouveau de ses largesses, combien de nous seront enclins à oublier la gêne et même un peu la misère qui vient d'être notre partage?

L'on s'est étonné de la sympathie témoignée aux familles belges et françaises, par le monde presqu'entier. Les souscriptions publiques offertes à ces pauvres éprouvés de la guerre se sont chiffrées par des millions de piastres. Des navires exclusivement chargés de victuailles et de vêtements ont traversé les mers pour porter des secours à ceux dont la faim et le froid menaçaient de faire d'innocentes victimes.

Cette vive sympathie ne s'est pas ralentie et les nations généreuses continuent à prodiguer à la Belgique leurs secours et leurs libéralités. Cet élan spontané à répondre à l'appel des infortunés de la guerre fut un mouvement lancé et favorisé par le public. Ceux qui auront reçu des secours ne pourront pas aller voir telle ou telle personne et remercier des secours individuels. D'un peuple à un autre la reconnaissance se fait par la voie publique, c'est-à-dire par les gouvernements ou les journaux. Mais ce que les journaux n'ont pas publié et ne publieront pas, ce sont les dévouements exquis et inlassables qui se sont prodigués même dans notre petite ville. Combien de mères de famille se sont privées même du nécessaire pour venir en aide à une amie ou à une voisine moins douée du côté de la fortune? Ces dévouements et ces générosités, c'est le ciel qui en tient compte et, n'ayant souvent que Dieu seul comme témoin, c'est Lui qui saura récompenser tant de charité.

GERTRUDE.

LA TOILETTE DE LA MAISON

Dans le calendrier des familles, il y a des dates annuelles qui font frémir à l'avance nos chers époux. La maison est sans dessus dessous; les tentures enlevées; les fenêtres veuves de rideaux; le parquet autrefois couvert de tapis apparaît dans toute sa nudité; l'harmonie des meubles et des bibelots est brisée et dans ce pêle-mêle général il y aurait, pour toute autre qu'une bonne ménagère, raison d'y perdre la tête.

Que voulez-vous? il faut que la chose arrive et lâchons le gros mot, le "ménage du printemps" est à l'ordre du jour! L'intérieur qui paraissait si propre, si gai, si rangé, a subi une de ces transformations qu'un déménagement seul peut donner. Quel mari n'aime pas son intérieur propre? Qu'un événement quelconque, qui sort de l'ordinaire, arrive et que la mère ne puisse consacrer le temps voulu à faire la toilette quotidienne de la main, ces messieurs, sans le dire, manifesteront, cependant, par des riens presque significatifs, que ce désordre ne leur plait pas.

Nous croyons qu'il est d'absolue nécessité que le "ménage du printemps" se fasse, plus en grand dans certaines familles que dans d'autres. Ce "ménage" est loin d'être un délassement, une joie ineffable pour la mère. Au contraire cela lui impose un surcroit de travail, ne fusse même que pour diriger les gens à gages. Les sages maris peuvent certainement faciliter dans une grande mesure le travail pénible de leurs épouses. Qu'en entrant aux heures précises des repas, ils montrent un visage souriant et sur lequel on lit que le "supplice" a une demie journée de moins à durer; qu'ils s'informent où en sont les choses dans leur petit royaume; qu'ils semblent être intéressés à ce pêle-mêle qui lentement se débrouille et prend des formes; qu'ils trouvent tout à leur goût, même si le potage est trop salé et la viande un peu durcie par un séjour trop long dans le fourneau. Ces petites amabilités feront vite oublier à la pauvre maitresse de maison la fatigue, l'ennui de la journée.

Puis... on est si bien quand tout reluit, tout brille et celui qui en retirera la plus grande somme de comfort et de bien-être sera monsieur l'époux.

Gertrude.

RECETTES

Gâteau mousseline

Ingrédients: 3 oeufs; 3 cuillerées à soupe de sucre; 3 cuillerées à soupe de maïs (corn starch).

Préparation: Battre bien les trois jaunes d'oeufs avec le sucre pendant quinze minutes; ajouter la farine de maïs (corn starch) et battre encore quinze autres minutes. Battre les blancs d'oeufs en neige et les mélanger sans les battre. Mettez cuire dans un moule à tuyau à feu doux.

• • •

Biscuits au gingembre délicieux

Ingrédients: 1 tasse de melasse; 1 tasse de sucre brun; 1 tasse de beurre; 1 cuillerées à soupe de gingembre; 1 cuillerée à soupe de vinaigre; 1 petite cuillerée à thé de soda.

Préparation: Faites bouillir la melasse, le sucre et le beurre ensemble pendant quelques minutes. Laissez refroidir et ajoutez le gingembre, le vinaigre et le soda dissous dans de l'eau. Mettez assez de farine pour faire une pâte molle.

• • •

Sucre à la crème

Ingrédients: 1 tasse de sucre blanc; 1½ tasse de sucre brun; 8 cuillerées à soupe de lait; 1 cuillerée à thé d'essence de vanille; 1 tasse de noix (grenoble); 1 petit morceau de beurre.

Préparation: Faites bouillir le sucre et le lait jusqu'à ce qu'en ayant jeté quelques gouttes dans de l'eau froide, il se forme en petites boules. Retirez du feu et ajoutez l'essence, les noix hachées et le beurre. Battez bien pendant quelques minutes. On peut ajouter 1 cuillerée à thé de crème si on le désire.

M. C. D.

LA MODE DU JOUR

Si vous voulez rafraîchir votre jaquette (manteau) de l'an dernier, mettez des boutons brillants et une ceinture et vous aurez tout de suite un petit air militaire.

• • •

Les étoffes militaires à carreaux sont bien portées ce printemps, les jupes larges favorisant beaucoup ces étoffes.

• • •

Dans le costume tailleur, ce n'est que la jaquette qui donne le ton militaire, car avec les jupes amples il n'y a pas moyen de copier l'uniforme.

DE L'AIL

Lettre d'un soldat méridional, publiée par la "Tribune".

... Soirée de repos... Nous cantonnons dans une grange confortable... On en profitera pour s'offrir un petit balthazar.. J'ai découvert, ce matin même, sur le plancher d'une ferme pillée par les Boches, une botte d'ail. Trouvaille inattendue! Butin délectable! Cinq mois bientôt que nous n'avons pas mangé d'ail! Et mes copains, et moi sommes de purs méridionaux. Faut-il que j'insiste? Donc, j'ai séparé pieusement les têtes d'ail, m'en suis bourré les poches... Et me voici revenu chez les miens, que j'informe de notre chance, sauf un, F. R..., "du Théâtre des Variétés de Toulouse", celui que tourmente le plus, depuis le début de la guerre, la privation de son condiment préféré...

La soupe est servie. Nous prenons place. Et j'écrase sournoisement une gousse du pied.

R... écarquille soudain les yeux. Il s'émerveille. Il s'extasie. Ses narines palpitent. Oh! ce parfum!

—Vous ne sentez pas?

—Quoi donc?

Feinte surprise générale.

—Eh!-comme une bonne odeur d'ail!

Protestations unanimes. De l'ail! R... est fou. Se croit-il rue des Filatiers?...

Vous rappelez-vous, dans "Cyrano", le maréchal de Guise, au camp d'Arras, flairant les victuailles que lui cachent les cadets de Casteljaloux?... Voilà.

Mais un curé fantassin:

—L'ail, mon cher camarade, que les Grecs appelaient môly, l'ail pareil à du lait qu'Hermès, raconte Homère, fit connaître au subtil Odysseus en défense contre les enchantements de Circé, n'est pas un oignon cultivé dans le pays où nous sommes...

R... ne l'entend pas. Il renifle et renifle. Il braille.

R... tempête. R... menace, extravague.

Alors, craignant pour sa raison, j'exhibe triomphalement mon trésor. Clameurs d'allégresse! Je suis mis à l'ordre du jour. Mais R... exige que je retourne mes poches, afin d'être bien sûr que je n'en garde pas. Non, non, j'ai tout livré.

Les gousses maintenant s'écroulent sur la table, en tas énorme. Et nous les dépouillons sans retard...

Ah! mes enfants! quelle noce! Quelles frottées! Quels chapons!

Entre deux nuits aux tranchées, telles sont nos joies innocentes.

TEL PERE, TEL FILS

Dunkerque, 8. — Le duc de Brabant. fils aîné du roi Albert de Belgique, quoique âgé seulement de 14 ans, s'est engagé dans le 12e régiment d'infanterie belge. Il était dans le rang, un fusil sur l'épaule, lorsque ce régiment fut passé en revue dernièrement par le roi Albert, la reine Elizabeth et M. de Broqueville.

Département des patrons



Digne mais simple

Les styles très simples sont en vogue, leur valeur venant surtout du dessin des lignes et non pas de l'ornementation. Il se trouve toujours certains genres de costumes que tous peuvent porter. Il ne faut que chercher ce qui nous convient jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé. Le costume illustré ici est plutôt d'apparence sévère; la blouse est unie hormis pour le revers du devant. La jupe l'est encore plus à moins qu'on considère la ceinture brodée comme en faisant partie.

La ceinture porte sur la jupe; elle est réellement basse et a cette apparence. Cette gravure montre le type très simple mais il est susceptible de modifications. Très souvent la ceinture fait contraste par son éclat. Quand on adopte le genre revers, il y a veston dessous.

Cette gravure montre l'influence militaire. Le type du collet, la fermeture, la soutache brodant tiennent du type militaire. La jupe est en trois morceaux. La manche n'a qu'une couture. Le patron No 7,075 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Prix du patron, 15 sous ou deux pour 25 sous.



Tablier pour jeunes filles

Le tablier n'est pas un vêtement auquel la mère de famille tient à consacrer beaucoup de temps: ainsi le tablier pour la fillette de douze ans, celui dont on ne fera jamais un rude usage, devra exiger plus ou moins de travail. Pour cette raison le tablier en une seule pièce sera celui qu'on choisira de préférence. Un autre de ses avantages c'est qu'il se peut très facilement se repasser en le posant à plat. Le tablier dont nous publions ici la gravure est un excellent modèle de ce genre.

On peut juger combien simple est sa fabrication: pas une seule couture car il se boutonne dessus l'épaule. Une petite courroie maintient les parties du dos et sur le devant se trouve une petite poche pour un mouchoir ou quoi que ce soit. Les fillettes aiment aider leur mère, ou croient le faire; un tablier les aident considérablement. Le patron No 7,056 convient à des fillettes de 4 à 12 ans. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté
B. P. 3151—
Veuillez trouver ci-inclus ....
sous en retour desquels vous m'enverrez:
No............ Grandeur..........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....
Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LES AVIATEURS FRANCAIS

Ils déploient une grande activité tout le long du front

Paris, 9.—Le ministère de la guerre a publié ce soir le rapport officiel suivant au sujet de l'activité déployée sur le front par le corps d'aviation français:

"Les premiers jours de printemps ont été marqués par un redoublement d'activité de la part de nos aviateurs qui ont accompli un grand nombre de reconnaissances et attaqué l'ennemi en différents points. Le 2 avril ils ont effectué quarante-trois reconnaissances, et les vingt autres vols auxquels ils se sont livrés, ont eu pour but de diriger le feu de notre artillerie, alors que sept points différents étaient bombardés par nos avions.

"Des bombes ont été lancées par nos aviateurs en Alsace, sur les hangars et le camp d'aviation de Habsheim, sur les fabriques de Dietwiller, et sur la gare de Walheim.

"Une bombe pesant dix kilos a été lancée sur la gare de Bensdorf, et trois autres sur les casernes allemandes de cette ville.

"Sept de nos aéroplanes ont survolé la région de la Woevre, s'avançant jusqu'à Vigneulles, où nos observateurs se sont aperçus que les Allemands avaient érigé des casernes couvertes de tôle ondulée, sur lesquelles nos aviateurs ont fait pleuvoir leurs bombes.

"On a vu ces bombes tomber directement sur les objets visés par les aviateurs.

"Le camp d'aviation de Coucy-le-Château, au nord, de Soissons, et la gare de Commines en Belgique ont été aussi bombardés le même jour. En Champagne, huit obus de 90 millimètres ont été lancés autour de la gare de Sommepy et quatre autres sur la gare de Dontrien. Près de l'Ecaille et de Saint-Etienne sur Suippe, les bivouacs de l'ennemi ont été atteints par des bombes de 90 millimètres.

"Environ 1,000 flèches ont été lancées par des aviateurs sur les bivouacs de Bazancourt et de Pont Faverger.

"Le 1er avril deux aéroplanes allemands ont été descendus; le premier dans la région de Soissons a été atteint par le feu bien dirigé de notre artillerie, après une lutte acharnée; l'autre, dans la vallée de la Lys, a été descendu par les balles de nos mitrailleuses qui ayant atteint le réservoir à gazoline, ont mis le feu à la machine.

"Le même jour l'un de nos aviateurs, survolant les environs de Reims, a aperçu un avion ennemi du type "Albatros" se dirigeant sur la ville. Lui donnant de suite la chasse il échangea des coups de feu avec l'ennemi. La machine allemande tomba dans nos lignes; le pilote et l'observateur furent faits prisonniers.

"C'est grâce à cette activité et au courage énergique de nos aviateurs, que le corps d'aviation français est aujourd'hui maître absolu de l'air."

BRILLANT EXPLOIT AERIEN

Garros combat un avion allemand qui vient s'écraser sur le sol

Paris, 10. — Le commandant Pontus, fils de l'ancien ministre de la guerre de Belgique, a raconté aujourd'hui à Furnes, un dramatique duel aérien, dont il a été témoin, entre un aviateur allemand et le fameux aviateur français Garros. Le combat se termina par la victoire de ce dernier, et l'avion allemand, en flammes, vint s'écraser sur le sol.

Tout d'abord, l'Allemand réussit à s'élever au-dessus de l'avion de Garros, mais celui-ci, par une manoeuvre adroite, s'échappa et ne tarda pas à dominer son adversaire. Mais, laissons la parole au commandant Pontus:

"A partir de ce moment, la situation de l'Allemand devint critique, car Garros le gagna rapidement de vitesse. Soudain le crépitement du revolver automatique vint nous annoncer que le Français se jugeait à bonne portée pour commencer l'attaque. L'Allemand allait-il s'échapper? Cela semblait difficile, car Garros, lancé à toute vitesse, se rapprochait de plus en plus; mais l'observateur qui accompagnait le pilote allemand faisait usage de sa carabine et il pouvait arriver qu'une balle atteignit le Français.

"Tout à coup, un long jet de fumée blanche s'échappa de la machine allemande, qui un instant après fut entourée de flammes.

"Malgré le péril extrême, le pilote essaya de prendre la fuite, mais, peu après, sa fuite se changea en une chute terrifiante. L'aéroplane, qui n'était qu'une masse de flammes, vint s'écraser sur le sol à quelque vingt mètres de l'endroit où je me tenais, et une épaisse colonne de fumée noire s'éleva vers le ciel.

"Je courus vers la machine brisée, qui était tombée près d'un fossé, et j'eus vite fait d'éteindre le feu. Les deux aviateurs, horriblement brûlés, étaient morts quand j'arrivai jusqu'à eux. Le réservoir à essence était percé de deux trous, faits par des balles. La machine portait la marque suivante: No 2—40e flottille. Le moteur de six cylindres était extrêmement lourd, ce qui explique la rapidité de la chute. Le feu avait épargné les instruments et les documents militaires, qui étaient enfermés dans des boîtes de cuir épais. Ce butin intéressant fut porté au questier général."

Une huile sans alcool.—Quelques huiles et remèdes sont à base d'alcool. Un judicieux mélange de six huiles à essences a donné l'Huile Electrique du docteur Thomas; elle ne contient aucun alcool et ses effets sont durables. Il n'est nulle médecine valant cette huile comme préventif et lénitif.

ANNIVERSAIRE DU ROI ALBERT

Il est partout fêté par les troupes alliées

Londres, 8.—L'anniversaire du roi Albert a été célébré aujourd'hui par les troupes des alliés en campagne et par les populations civiles de France, d'Angleterre et du territoire belge non occupé par les Allemands. A Paris et à Londres, les membres du gouvernement se sont inscrits sur les registres des légations belges et le drapeau belge a été hissé sur les monuments publics.

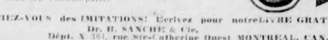
Le roi a reçu beaucoup de télégrammes lui exprimant l'admiration des Anglais et des Français pour lui et ses braves compatriotes.

• • •

Washington, 8.—Le président Wilson a envoyé au roi Albert, à l'occasion de son anniversaire, le message suivant:

"A l'occasion de l'anniversaire de votre majesté, je vous adresse l'assurance de mes meilleurs voeux et de mes sentiments amicaux.

"Woodrow Wilson."



Pour Lire au Foyer le Dimanche



FAMILLES

Mme Peu.—Quel courage vous avez pour élever tant d'enfants! Je ne voudrais pas avoir une famille comme la vôtre.

Mme Beaucoup. — Dieu merci, le courage ne me manque pas, non plus qu'à mon mari. Du reste, nous ne faisons que notre devoir en augmentant notre petit peuple; et quand nous nous sommes mariés, nous ne désirions rien tant que d'avoir une belle couronne d'enfants...

Mme Peu. — Belle couronne, il est vrai, mais lourde couronne. Mon mari prétend qu'il ne pourrait pas joindre les deux bouts s'il en avait seulement un de plus.

Mme Beaucoup. — Et le bon Dieu qui a soin des insectes et des petits oiseaux, croyez-vous qu'il abandonnerait mes enfants! Voyez vous, on se tire toujours d'affaire: le besoin rend ingénieux. Je ne l'aurais jamais cru si je n'y avais pas passé.

Mme Peu. — Et si vous tombiez malade, l'un ou l'autre?

Mme Beaucoup. — Avec ces suppositions-là, on irait loin. Et si votre Amédée mourait?...

Mme Peu. — Ne me parlez pas de cela!

Mme Beaucoup. — Eh bien, moi, j'en ai déjà deux qui sont morts (ils sont au ciel qui veillent sur nous); mais il m'en reste d'autres pour me tenir compagnie.

Mme Peu. — Mais comment faites-vous pour en être maîtresse? Moi, qui n'en ai qu'un, je ne puis rien en faire.

Mme Beaucoup. — Si vous en aviez sept comme moi, vous vous en tireriez peut-être mieux.

Mme Peu.—Oh! par exemple!

Mme Beaucoup—Voyez Soeur Philomène; elle en a cinquante dans son école et elles les fait manoeuvrer comme elle veut.

Mme Peu. — Dites ce que vous voudrez; on peut mieux avoir soin d'un seul que de dix.

Mme Beaucoup. — On n'en a que trop soin, on le "gâte". Les miens ne font jamais de caprices: ils savent que je n'ai pas le temps de les écouter; ils ne sont pas délicats pour la nourriture, ni pour le froid, ni pour la peine: ils sont habitués à n'avoir que juste ce qu'il leur faut et ils sont endurcis à tout.—Et puis, je ne crains pas pour eux les mauvaises compagnies: ils ne s'amusent qu'entre eux et ils se suffisent largement.

Mme Peu.—Oui, mais pour les caser tous quand ils seront grands, quels embarras vous allez avoir!

Mme Beaucoup. — Mes enfants ne sont pas élevés dans la fainéantise. Les garçons sauront se servir de leurs bras, et mes filles, à force de m'aider, seront à dix-huit ans aussi bonnes ménagères et aussi habiles mamans que moi. S'il y en a un ou deux qui trouvent des difficultés dans leur position, il y en aura aussi d'autres qui feront leur chemin et qui leur tendront la main.

Mme Peu. — Vous n'aurez point d'économies pour vos vieux jours.

Mme Beaucoup. — Et nos enfants ne seront-ils point nos bâtons de vieillesse? Elevés comme ils sont dans le respect de leurs parents, je suis absolument sûre qu'ils ne nous délaisseront pas.

Mme Peu.—J'envie votre bonheur. On a toujours l'air content chez vous. Chez nous, c'est triste.

Mme Beaucoup. — Je le crois bien. Il y en a toujours un dans le nombre qui nous amuse. Et puis, vous n'avez que trois anges gardiens, chez nous, nous en avons neuf. et en plus les bénédictions de Dieu.

Les maux de cette vie sont passagers, le grincement des dents en enfer est un mal éternel.

• • •

Admirons ceux qui vont au-devant des épreuves, et supportons du moins avec foi les nôtres.

• • •

Dieu nous a donné l'intelligence pour le connaître, et le servir; mais combien en abusent!

UN CURE ENRAGE

—Vous leur en voulez donc bien, monsieur le curé?

—A qui, Jos.?

—Allons, allons, monsieur le curé, ne faites pas l'ignorant. Aux hôteliers, donc! Car vous ne me ferez pas croire que vous les chérissez bien gros. On va jusqu'à dire, qu'en parlant d'eux. vous devenez enragé. Pourtant vous n'êtes pas méchant, et eux sont bons garçons. Tenez, c'est ma conviction, ils ne feraient pas de mal à une puce.

—Possible, mais s'ils ne font pas de mal aux puces, ils en font à mes paroissiens, et cela me suffit: car je ne suis pas chargé de défendre les puces, mais de vous protéger, vous, mes chers amis. Et je le ferai, car je n'ai pas d'intérêt à flatter. moi. en visant ni au poste de conseiller municipal. ni à celui de député.

—Vous êtes sévère, monsieur le curé.

—Sévère. non! mais toi. tu es aveugle.

—On m'a pourtant dit, que j'avais bon oeil... faut voir ça, monsieur le curé. Expliquez-vous; peut-être avez-vous raison.

—Jos., connais-tu dans la paroisse des jeunes gens que tu ne voudrais jamais pour gendres?.. examine-les bien: ce sont des buveurs. Or, comment cela est-il arrivé? L'occasion fait le larron, l'hôtel fait le buveur.

—Connais-tu des femmes malheureuses en ménage? Regarde le mari, ou le grand garçon... Il y a un buveur quelque part. Comment est-ce arrivé? L'occasion fait le larron... l'hôtel fait le buveur.

Connais-tu des familles, autrefois à l'aise, et qui aujourd'hui vendent... et quittent la paroisse, pour cacher leur honte? Cherche le buveur... comment cela est-il arrivé? L'occasion fait le larron, l'hôtel fait le buveur.

Connais-tu dans la paroisse, des hommes bâtis comme des géants, et que la maladie a foudroyés en quelques jours? Connais-tu des enfants malingres, rachitiques, quand les parents sont vigoureux...? Cherche..., presque toujours tu trouveras la boisson. Comment est-elle entrée?... L'occasion fait le larron, l'hôtel fait le buveur.

Et je pourrais continuer encore; mais il y en a assez pour te faire réfléchir.

Or, Jos., si je ne luttais pas pour empêcher tous ces malheurs, je manquerais à mon devoir, — comme y manquent ceux qui encouragent par leur vote l'établissement d'hôtels inutiles, et ceux qui se croisent les bras et se taisent.

—Quoi, monsieur le curé, ça nous regarde donc ces affaires-là?

—Oui, Jos., et je te le prouverai plus tard. En attendant, tu peux comprendre que j'ai raison d'être enragé contre les hôtels, et que vous devriez bien m'aider à culbuter les licences, au lieu de me critiquer.

—On y viendra peut-être bien, monsieur le curé.

"INGENIOSITE" BAVAROISE

Voici une histoire contée par un journal de Munich, les "Neueste Nachrichten".

Dans une tranchée allemande où sont entassés dans un coin quelques prisonniers français, un Bavarois bon tireur est posté, avec ordre de se faire un rempart des cadavres épars à proximité. Il s'y emploie activement, car les Français vont charger. Or, il s'aperçoit tout à coup que son rempart est trop haut, et qu'il lui faut s'exhausser pour tirer convenablement. Avisant alors un prisonnier blessé, il lui ordonne de se coucher à ses pieds pour lui servir de banquette.

—Mais je suis blessé! s'écrie le Français.

—Possible, répond le Teuton; mais nous sommes vos maîtres, désormais, et si vous n'obéissez pas je vous casse la tête par-dessus le marché!

Et les "Neueste Nachrichten intitulent cela "l'ingéniosité bavaroise"!...

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE PAPE ET LES BELLIGERANTS

L'attitude du Saint-Siège dans la guerre actuelle est l'un des sujets qui ont le plus passionné les écrivains et journalistes protestants. Est-il pour ou contre les Alliés? Pourquoi telle et telle attitude? Que n'intervient-il et fortement en faveur de la Belgique? Et pourquoi des prières en faveur de la paix? N'est-ce pas là se prononcer contre les Alliés?

De toutes les expressions d'opinion qu'ont fait surgir ces différentes questions, l'une des plus intéressantes et des plus justes est certainement celle du professeur John Squair, de l'Université de Toronto. Après avoir analysé la lettre pastorale du cardinal Mercier, il relate les faits de son arrestation, l'essentiel de la correspondance entre le roi des Belges et le Pape. Puis il cite de copieux extraits du discours du Pape au Consistoire du 22 janvier et conclut ainsi:

"Le Saint-Père a terminé son discours en demandant aux fidèles de prier Dieu avec instance pour que, dans sa miséricorde, il mette fin bientôt à ce fléau de la guerre. Sa Sainteté a de plus annoncé qu'Elle avait fixé deux jours de prières expiatoires et solennelles que l'on devrait célébrer dans toutes les églises catholiques du monde.

"Pour tout homme qui lira ce discours, il est clair que Sa Sainteté conserve l'attitude de la neutralité entre les parties en guerre, mais le ton extrêmement modéré du document ne doit pas laisser supposer, comme d'aucuns l'ont affirmé, que le Saint-Siège a pris fait et cause pour l'Allemagne et l'Autriche, que le Cardinal-Archevêque de Malines a été réprimandé pour l'ardeur qu'il a mise à défendre son roi et à faire connaître quelques-unes des cruautés infligées au peuple belge. Une telle conclusion serait tout à fait injustifiée. Le Saint-Siège ne peut faire autre chose que de garder son attitude de neutralité. Les intérêts qu'il doit protéger, en tant que dirigeant une religion répandue dans le monde entier, sont trop graves pour qu'il en puisse tenir une autre. Bien plus, son influence comme pacificateur dans le présent conflit serait amoindrie, s'il se départait de cette attitude de neutralité absolue.

"Et cependant, en lisant entre les lignes, on voit clairement que Sa Sainteté est de coeur avec ses enfants, les Belges, et que, dans les limites de son pouvoir, Elle usera de son influence en leur faveur. Les agresseurs, Allemands et Autrichiens, peuvent bien proclamer qu'ils sentent le Saint-Siège avec eux, mais il est impossible de tirer une si monstrueuse déduction de cette solennelle allocution. On ne peut pas raisonnablement penser que le Saint-Père va donner aux ennemis du catholisme l'occasion de déclamer contre l'Eglise, et que, comme tout homme qui a un coeur dans la poitrine, il puisse faire autre chose que de réprouver les infractions violentes au droit perpétrées par les deux Empereurs."

LA GUERRE ET LES PRIERES

La guerre par ses profondes inquiétudes et ses angoisses qui vont au fond du coeur humain en a fait surgir de fervents appels à la miséricorde et à la protection de Dieu. Nombre ont une grandeur, une élévation toute particulière. Nous en avons déjà communiqué plusieurs à nos lecteurs, mais, croyons-nous, nulle n'atteignait le pathétique et la beauté de la suivante, entendue par M. Henry Bordeaux dans une église de France et reproduite dans l'**Illustration**.

"Seigneur, qui savez le charme de la présence et qui avez voulu, pour cela, être toujours présent au milieu de nous, vous qui avez dit: "Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes" et qui avez ajouté, en constituant de vous une présence corporelle pour les temps: "Voici que je suis avec vous. tous les jours, jusqu'à la fin des siècles!" Seigneur, vous qui avez dit ces choses et qui les avez réalisées, vous n'ignorez pas qu'une des infirmités et des misères de notre vie terrestre, c'est l'absence de ce que nous aimons. Faites, ô Dieu, que cette douleur inévitable qui nous vient de l'absence de nos amis soit bonne pour le salut et serve d'expiation pour nos fautes passées. Faites que les absents soient gardés par votre présence, éclairés par votre lumière, sanctifiés par votre grâce. Faites qu'ils ne soient jamais absents de votre coeur, ni absents du nôtre; mais qu'ils restent à jamais en communion d'esprit, de sentiments, d'espérance avec vous, ô Dieu, qui êtes la vraie vie, avec nous qui vous demandons la grâce de les aimer saintement comme vous. Ainsi soit-il."

"LA PRESSE ASSOCIEE" ET LES CATHOLIQUES

Nous avons souvent dénoncé l'hostilité des agences de nouvelles à l'égard du catholicisme. Sous le couvert de dépêches aux journaux quotidiens, elles répandent dans tout l'univers calomnies et mensonges sur le compte du catholicisme en Espagne, en Italie, au Mexique, etc. Calomnier le catholicisme ne leur suffit pas: elles y ajoutent une bienveillante protection pour ses ennemies, faisant au besoin un profond silence sur leur condamnation par les tribunaux.

Un hebdomadaire catholique des Etats-Unis nous en apporte un cas tout récent.

"Les éditeurs de la **Menace**, écrit cet hebdomadaire, qui publient cette feuille immorale à Aurora, Missouri, ont payé à l'abbé Rossman les $1,500 de dommages auxquels ils avaient été condamnés pour libelle contre sa personne. C'est là une autre nouvelle d'intérêt général que la Presse Associée s'est fort gardé de communiquer au public. Cette agence de nouvelles se prétend honnête et impartiale; elle n'en a pas moins ignoré la condamnation de la **Menace** le 20 janvier dernier et maintenant elle tente de cacher au peuple américain l'admission par les éditeurs de la **Menace** de la justice du jugement que les condamne."

Une chose est certaine: si l'abbé Rossman avait vu sa plainte déboutée par les tribunaux américains, la Presse Associée n'aurait pas tardé à nous l'apprendre.

LA GUERRE ET LES CONVERSIONS AU CATHOLICISME

Un mouvement vers le catholicisme, non sans analogie, notent les observateurs bien avertis, quoique moins intense que celui qu'on observe dans l'armée française, se manifeste dans le corps expéditionnaire anglais.

"Vivant, écrit le correspondant de la **Croix** à Londres, depuis plusieurs mois au milieu des populations si chrétiennes des Flandres et du nord de la France; témoins des prodiges de valeur accomplis tous les jours par les prêtres français, comme militaires, comme aumôniers, comme brancardiers; édifiés par le dévouement et le zèle des chapelains catholiques, par la piété et la bonne humeur de leurs camarades irlandais, les soldats anglais se sont mis à fréquenter les églises, à assister aux offices et à s'enquérir d'une foule de détails relatifs à un culte qui parlait à leur coeur et faisait appel à leur imagination."

Les préjugés se dissipent; une vraie notion de l'Eglise et de son Credo s'acquiert; sa doctrine et ses salutaires effets sur les individus se voient tous les jours traduits en actes et en faits. C'est une conviction générale, note le correspondant de la **Croix**, qu'à la fin de la guerre, un grand nombre de soldats et d'officiers anglais se feront recevoir dans le sein de l'Eglise Catholique. Même ce mouvement est déjà commencé: le 11 février dernier un capitaine de l'armée anglaise adjurait à Nantes entre les mains d'un éminent jésuite.

CONSULTATION

—Mon père, il n'y a pas six mois qu'on est marié, et déjà mon mari et moi nous ne pouvons plus vivre ensemble. Il n'y a pas moyen d'être d'accord, on ne fait que se disputer du matin au soir. Mon mari a commencé à boire, il sort souvent et me laisse toute seule à la maison.

Quand je veux lui faire des remontrances, il se fâche et me dit de me mêler de mes affaires. Ce matin encore, nous avons eu ensemble une grosse querelle où il a fini par me dire: "Ecoute, ce n'est pas possible de vivre ensemble. Prends de ton bord, je prendrai du mien, retourne chez tes parents et que je ne te revoie plus jamais. Va-t-en, je suis fatigué de toi!"

Mon père, je vais retourner chez nous. Ce n'est pas possible de vivre de la sorte.

Réponse

—Non, ne faites pas cela. Vous en auriez bientôt bien du chagrin, et ce ne serait pas facile ensuite de raccommoder les affaires.

Votre mari a des torts envers vous, j'en conviens, mais les torts ne sont peut-être pas tout du même côté. Quand les choses vont mal à la maison, la faute en est généralement aux deux époux. Ils n'ont pas su se comprendre ou bien ils n'ont pas voulu faire les sacrifices nécessaires pour avoir la paix.

Voyons, soyez sincère. Je gage que si votre mari est prompt et emporté, vous, vous êtes aussi pas mal vive dans votre humeur? —Oui, mon père, vous avez raison, j'ai un caractère très porté à la colère, et je me fâche facilement.—Il vous arrive aussi de contredire votre mari, n'est-ce pas?—Oui, des fois...—Et vous lui tenez tête, quand il s'obstine? —Je n'aime pas beaucoup à céder.—Bien, j'ai tout ce qu'il faut pour vous donner un bon conseil.

—Soyez douce et patiente avec votre mari, tâchez d'être toujours de son avis, chechez à lui faire plaisir, montrez-vous bonne et dévouée. S'il vous fait de la peine, oubliez facilement, surtout ne gardez pas rancune et tâchez de le faire rester à la maibons soins. Vous verrez qu'avant longtemps, les choses iront mieux chez vous.

Mais par-dessus tout, gardez-vous bien de le laisser. Il n'y a rien de plus triste et de plus fatal au point de vue religieux, que ces séparations de jeunes ménages. C'est la ruine pour les deux époux et trop souvent le libertinage et la mauvaise conduite.

Priez, patientez et espérez. Dieu vous aidera.

A propos, laissez-moi vous faire quelques questions.

—Faites-vous la prière du soir en commun?

—Non, mon père, jamais.

—Allez-vous communier ensemble tous les mois?

—Oh! non. Je ne communie que tous les six mois et mon mari ne se confesse qu'à Pâques.

Eh bien! j'ai le secret de vos misères. Comment voulez-vous dompter vos défauts, en n'examinant votre conscience qu'une ou deux fois l'an?

Comment voulez-vous que Dieu vous bénisse, si vous ne le priez jamais? Croyez-moi, faites la prière en commun. Allez communier tous les mois et tâchez d'amener votre mari avec vous. Vous verrez que tout ira pour le mieux à la maison.

C'ETAIT TRES SIMPLE

Cela se passait en Argonne. Un brave petit réserviste était tombé au milieu des lignes avec une jambe broyée par un obus.

Abandonné là entre deux feux, il fut obligé, en rampant, de regagner la première tranchée française.

Comme le médecin le félicitait sur le pansement qu'il s'était fait lui-même avec un bout de planche et une courroie de bidon, il répondit textuellement:

—J'ai bien été obligé de l'attacher, ma patte, si je voulais qu'em' suive.

Pour lui, en somme, c'était très simple, ce qu'il avait fait là.

DEFAUTS

Une bonne jeune fille est un ange dans la maison de ses parents. Pourquoi ne sont-elles pas toutes des anges?

Il est des défauts, qui ôtent à la jeune fille sa candeur, sa simplicité, sa soumission affectieuse, sa force pour le bien et même cette beauté douce et rayonnante de joie et de paix qui font le bonheur de ceux qui les fréquentent, de leurs amies et de leurs parents.

I—L'esprit romanesque

C'est le désordre dans les pensées, c'est l'effervescence dans les désirs, c'est l'amollissement dans la lutte et dans le devoir de tous les jours, c'est la vie dans un monde de chimères. C'est le dégoût de la vie de famille toujours la même et trop peu en vue—l'ennui du travail de chaque jour. C'est la nullité en tout.

II—La coquetterie

C'est le désir de plaire. C'est la pensée d'attirer les regards par le vêtement, la chevelure, la tenue, la parole, car de nos jours ils désirent et pensent en connaître beaucoup plus que les hommes. C'est le besoin d'être flattée, admirée, cajolée, préférée à tous. C'est la négligence des devoirs les plus sacrés: devoirs d'enfants. devoirs de position, devoirs religieux. C'est le trouble dans l'âme, avec cette arrière-pensée toujours: serai-je la plus remarquée?

III—La légèreté

Ce sont des paroles irréfléchies, une démarche folle et imprudentes, des amitiés sensibles qu'on recherche; c'est une suite d'actes légers qui peuvent avoir de déplorables conséquences. C'est le mépris des avis, des conseils et des reproches d'une mère inquiète: c'est le mépris d'un père qu'on trouve trop sévère, et d'amis sérieux qu'on dit ennuyeux. C'est la négligence des devoirs de tous les jours, c'est la tendance à échapper à toute surveillance.

IV—Le mauvais caractère

Le caractère! c'est bien là ce qui fait régner la paix dans la famille—ou bien y met un trouble, un mécontentement perpétuels. S'il est bon, tant mieux! S'il est mauvais, gare!... surtout quand ils seront femmes. Il y a des filles naturellement "impatientes" et querelleuses; jamais on ne peut les contenter; tout va mal, tout est à refaire, tout est à reprendre dans les actes et dans la conduite des autres. Elles ont toujours un reproche sur les lèvres; partout c'est une humeur chagrine, ce sont des paroles qui provoquent l'impatience. Il y a des filles soupçonneuses et jalouses jusqu'à l'excès; toujours dans un état de méfiance ouvrant leur âme à tout soupçon le moins fondé et le plus injuste.

Il y a des filles qui ne s'occupent que de leur précieuse santé: elles s'imaginent être toujours malades. De là, des plaintes continuelles, des exigences, des accusations d'indifférence et d'avarice.

Il y a des filles dépensières et sans ordre, prodigues dans leur toilette, dans l'ameublement de la maison. Ils ont besoin de tout, au risque de mettre leurs parents dans la misère.

Il y a des filles sottement dévotes, d'une dévotion d'humeur, sans vertu, sans humilité, sans renoncement—obéissant à leurs caprices, négligeant leur intérieur pour des actes de piété nullement obligatoires. Que d'autres encore!

En somme, que la jeune fille ait:

La vertu dans le coeur;
La modestie sur le visage;
La douceur sur les lèvres;
Le travail dans les mains;
Elle sera l'ange du foyer.

Primo.

Autour de la Ferme



LE cassage de prairie naturelle ou artificielle doit être fait, autant que possible, avant la fin de juin. C'est se tromper grandement que de retarder le cassage afin de laisser pousser le foin et l'enlever. C'est appauvrir le terrain en lui enlevant les gaz que contient ce foin—et par ce retard, ôter à la tourbe une chance de pourrir.

Trois ou quatre semaines après le cassage, il faut faire le labour de relevage. Par cette opération, la tourbe est recouverte; le soleil de juillet et l'humidité de la terre la font bien vite pourrir.

Si, au lieu de faire ce travail en juillet ou au commencement d'aout, vous ne le faites qu'à l'automne, alors que le soleil n'a plus de force, la terre est inerte et la tourbe que vous avez enfouie sous votre labour demeure telle quelle jusqu'au printemps.

Au mois d'avril vous semez votre blé, il pousse d'abord assez bien, et même très bien s'il y a de la pluie; mais le travail que le soleil devait faire l'année précédente, commence alors, et le blé, malgré ses belles tiges, ne peut faire de grain quand la tourbe chauffe sous ses racines. Tout le monde s'accorde à dire que la terre demande beaucoup de travail, mais le plus important, c'est de faire ce travail à temps.

Je lisais, en compagnie de cultivateurs, la note publiée, la semaine dernière, par Monsieur le Curé de Saint-Antoine, et voici la réponse qui me fut faite: Dans de telles conditions, c'est-à-dire avec un relevage à l'automne et une sécheresse possible, on ne pouvait pas s'attendre à une récolte. Si le Révérend Monsieur eut pu faire son labour de relevage en juillet au lieu de le faire en automne, il aurait eu 25 à 30 minots à l'acre, même sans pluie.

M. le curé Desrosiers a fait la preuve de ceci sur son terrain: A côté de cette terre cassée en été et relevée à l'automne, et qui ne lui a donné que quatre minots à l'acre, il avait du terrain qui lui a donné 25 minots. Ce dernier a pu être labouré de la même manière,—mais certainement pas en même temps.

De plus, quand l'automne dernier on a labouré le terrain de quatre minots à l'acre on a du ramener à la surface, la tourbe desséchée qui avait été cause du peu de récolte.

Ce que j'écris n'est pas seulement mon opinion personnelle, c'est aussi celle de tous nos cultivateurs.

—Letellier, Man., 2 avril.

N.-C. JUTRAS, Mis. Agricole.

DANS un précédent entretien nous avons suggéré trois choses nécessaires au succès des nôtres dans les paroisses.

1o—Nous bien persuader que notre culture laisse à désirer.

Voyons ce premier point pour aujourd'hui, nous ferons deux autres causeries sur ceux qui restent.

Est-ce que notre culture laisse à désirer?

Nous croyons que la réponse à donner est affirmative. Cependant nous désirons causer et une causerie supporte un ou des interlocuteurs. Si dans l'opinion de quelques-uns nous nous trompons, qu'on le dise sans gêne. Nou sne tenons pas à nos idées, nous voulons le succès de nos chers compatriotes.

Nous croyons que notre culture laisse à désirer et j'ose ajouter, à un tel point en certains endroits, que si un changement n'a pas lieu, bien des cultivateurs devront quitter leurs terres.

Y a-t-il des mauvaises herbes sur votre terre?

Oh! oui, de la folle avoine, des charbons de Russie, autrement dit des chardons jaunes, et autre chose encore.

Alors votre culture n'est pas ce qu'elle doit être. Un champ bien cultivé ne doit pas pousser de mauvaises herbes, ou au moins si peu que la récolte normale ne doit pas en souffrir.

Mais qu'entendez-vous par une récolte normale?

Celle qui doit venir sur un champ bien préparé, récolte différente selon les diverses semences mises en terre.

Par exemple du blé devrait donner du 30 minots à l'acre, de l'avoine du 50 ou du 60, etc.

—Mais ma terre ne me donne plus que du quinze à l'acre.

—Mauvaise culture, mon cher, qui va sûrement vous ruiner.

—Mais mon champ est propre, je l'ai nettoyé de mauvaises herbes par un labour d'été bien fait.

—Pis encore, car alors vous êtes sur le bord de l'abime; votre terre est ruinée. Filez ainsi quelques années encore et vous devrez quitter votre terre et heureux serez-vous encore si vous ne partez pas cousu de dettes.

—Et mon mal a-t-il un remède?

—Oui. Nous vous en suggèrerons quelques-uns dans une prochaine causerie.

CAUSERIE AGRICOLE

La Liberté inaugurait dernièrement une magnifique "page du dimanche", et voici qu'elle y ajoute maintenant une "page agricole" pour l'utilité du cultivateur. C'est une heureuse innovation dont nous la remercions. Un journal s'adressant au peuple canadien, fier de sa noble devise "Emparons-nous du sol", doit logiquement donner un large espace aux choses de l'agriculture.

De toutes les sciences connues, aucune peut-être n'est plus compliquée que celle de l'agriculture; aucune n'exige une plus grande variété de connaissances, et un esprit d'observation plus pénétrant.

Qualités d'un bon cultivateur

Loin de moi la prétention de les énumérer toutes; elles sont trop nombreuses. Il n'est question que des vertus et qualités principales qu'on doit trouver en lui s'il veut être heureux et réussir dans sa profession.

Il lui faut: l'amour de la terre, le courage, la patience, l'esprit d'observation, l'ordre et l'économie.

Le cultivateur doit **aimer** son travail, il doit aimer la terre, **sa terre**. S'il l'aime bien il la travaillera bien, il la comprendra, il la tiendra en ordre. On prend soin de ce que l'on aime. On ne l'entendra pas maudire son sort, ni répéter la sotte parole qu'on entend quelquefois: "le métier d'habitant, c'est un métier de chien!" Pas fier, le cultivateur qui parle ainsi et se met au niveau de son chien... Et comment ses enfants peuvent-ils prendre le goût de la culture, en entendant pareil langage! De tous les travaux manuels, le travail de la terre est le plus noble et le plus sain; c'est là l'appréciation de tout homme intelligent qui a du coeur. Le cultivateur qui aime sa terre vit heureux, il n'a pas de misère; c'est le "Ubi amatur non laboratur; aut si laboratur labor amatur" de saint Augustin. "Le travail que l'on aime ne fatigue pas; ou s'il fatigue, on aime cette fatigue."

Avec l'amour de la terre, il faut au cultivateur du **courage**. Et le courage, l'ardeur ne manquent pas lorsque l'on aime une chose. D'elle-même la terre ne produit guère que des ronces et des épines, depuis la malheureuse escapade de nos premiers parents au Paradis terrestre. Et même avant cela, le travail n'était-il pas la condition à laquelle la terre céderait à ses habitants les richesses de son sein?

Dieu crée Adam, le premier agriculteur, ou si vous préférez le premier jardinier, l'établit sur la terre qu'Il lui a choisie—un fameux homestead celui-là,—comme Dieu sait en choisir—et Adam doit cultiver le jardin de délices "ut operaretur eam". Voilà la loi. Vous voyez qu'elle date de loin.

Le fameux plaideur de Molière disait: "Maintenant passons au déluge!"—D'accord!

Nous voilà au lendemain du déluge. Notre grand aïeul Noé, abandonnant sur le sommet d'une montagne l'arche qui lui a épargné le bain du déluge doit recommencer une vie nouvelle. Sa première pensée est pour Dieu qui l'a sauvé. Il lui offre un sacrifice, puis se met de suite à cultiver la terre.

Et l'expression des Livres Saints est des plus pittoresques: "**Coepit Noe** agricola, exercere terram" (Gen. IX, 20). Ce Noé, ce n'est pas un paresseux. Il se fait agriculteur, et y va courageusement "coepit **exercere** terram", il se met à travailler, à **bouleverser** la terre. Nous nous représentons Noé, ce courageux vieillard qui avait travaillé pendant cent ans à préparer le vaisseau qui devait le sauver avec sa famille, et les différentes espèces d'animaux. La catastrophe du déluge est passée, le bon vieillard remet pieds à terre et armé d'un instrument quelconque, commence à déchirer la croûte terrestre. **Exercere**, cela signifie un travail acharné, sans laisser de repos à la terre tant qu'elle n'a pas produit ses fruits.

Inutile de poursuivre une histoire que vous connaissez. Le brave homme fait la triste expérience de la vertu du jus de raisin; et si je vous cite son exemple ce n'est pas pour l'imiter jusqu'à ce point. Lui pouvait plaider ignorance de la force du vin; mais il y a beau temps que les mêmes expériences répétées depuis de génération en génération enlèvent toute excuse à qui voudrait imiter Noé jusque dans sa faiblesse. Contentons-nous d'imiter son courage, son amour du travail. "Exercere terram". Oui, le bon cultivateur doit bouleverser, déchirer, tourmenter la terre, pour lui arracher ses richesses.

Agricola.

LE MARCHE

Le marché demeure à peu près le même avec augmentation de 20 sous pour les cochons, les meilleurs obtenant $8.15.

Bonne demande pour le boeuf et le bétail d'élevage. Approvisionnement ne répond pas à la demande.

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—	
Premier choix	$7.25 à $7.65
Bon choix	$6.75 à $7.25
Bon	$6.50 à $6.75
Elevage-choix	$5.85 à $6.40
Bon	$5.25 à $5.85
De race—choix	$5.50 à $6.00
Moyens	$5.00 à $5.50
Boeufs—(Bulls)	
Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00
Boeufs—(Oxen)	
Premier choix	$4.75 à $5.25
Bon	$4.25 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25
Ordinaires	$3.00 à $3.75
Vaches—	
Premier choix	$5.75 à $6.25
Bon choix	$5.25 à $5.75
Bon	$4.50 à $5.00
Elevage	$3.75 à $4.50
Pour le marché	$3.00 à $3.25
Bon pour la mise en conserve	$2.00 à $2.50
Laitières, excellentes	$60 à $70
Laitières, bonnes	$45 à $50
Veaux—	
Choix, 125 à 225	$6.25 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.25 à $5.75
Génisses—	
Premier choix	$6.25 à $6.60
Bon choix	$5.75 à $6.10
Bon	$5.25 à $5.75
Elevage	$4.65 à $5.50
Cochons—	
De choix	$8.15
Légers, 140 et moins	$6.00
Très légers, 110 et moins	$5.00 à $5.75
Truies	$.5.50
Truies maigres	$4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—	
Frais pondus	.17
Beurre—	
Crêmerie	35
Ferme (dairy)	22-28
Saindoux—	
En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80
Fromage—	
Nouveau	.19¾
Twins	.20
Viandes préparées—	
Boeuf	12½-13
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½
Viandes cuites—	
Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25
Volailles—	
Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09
Alimentation—	
Son (tonne)	$24-$25
Gru	$26—$27
Sucre—	
Extra, garanti	$7.40
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34
Fleur—	
Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50
Peaux—	
Gelées	11—12
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—	
No 1 nord	152
No 2 nord	151⅛
No 2 nord	148¼
No 4	143¼
No 5	140
No 6	136
Avoines—	
No 2 blanche	63
No 3 blanche	60¼
Extra No 1 fourrage	60¼
No 1 fourrage	59⅛
No 2 fourrage	58⅜
Lin—	
No 1 N W C	174¾
No 2 C W	171¾

NOTES "VECUES" D'APICULTURE

Du miel au Manitoba

Le printemps arrive! Profitons des derniers jours qui nous restent, avant la belle saison, pour préparer les choses absolument indispensables au travail de l'apiculteur: un voile noir, une paire de gants, un bon enfumoir et un racloir.

L'abeille est diligente dès que la saison le lui permet. L'apiculteur doit être diligent et prévoyant lui aussi.

Dès que la neige aura entièrement disparu, c'est-à-dire en règle générale, dès les premiers jours d'avril, il faut profiter d'une belle matinée pour sortir les ruches du local dans lequel on les a gardées pendant l'hiver. Avant tout, il convient de fermer avec le plus grand soin l'entrée de chaque ruche, soit avec un petit morceau de bois, soit avec un morceau de linge humide et bien pressé. Pour faire ce travail, il faut n'éclairer le local en question que le moins possible, pour ne pas éveiller par trop les abeilles. Dès que les ruches sont toutes bien hermétiquement fermées, il faut ouvrir portes ou châssis et commencer à sortir les ruches, soit au moyen d'une civière quelconque, soit avec les mains, mais alors en passant les mains au-dessous du plateau de la ruche, de manière à ce que le couvercle soit appuyé à plat sur la poitrine de l'opérateur. Il convient, en effet, de ne point déplacer les différentes pièces qui composent la ruche.

En plaçant les ruches, point n'est besoin de les remettre exactement à l'endroit qu'elles occupaient à la saison précédente, avant les cinq mois d'hivernage.

Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est de les placer dans le voisinage de quelque mare d'eau que le dégel aurait laissée. S'il se trouve des mares d'eau auprès des ruches, un grand nombre d'abeilles pourraient aisément s'y noyer, parce que lors de leurs premières sorties, elles s'échappent de leurs ruches avec tant de précipitation, et elles sont si affaiblies par l'hivernage, qu'un grand nombre se laissent choir et se noient infailliblement si elles tombent dans l'eau.

Il importe de se hâter pour assécher le terrain où l'on a placé les ruches, de manière à permettre aux abeilles de faire le plus tôt possible leur "vol de purification", avant que ne reviennent quelques journées froides qui les empêcheraient de sortir.

Si les colonies de ruches sont placées dans un endroit trop exposé au vent, couvrez chaque ruche avec un morceau de toile à sac, ou avec de vieux sacs, que vous retenez sur le couvercle de la ruche au moyen d'une pierre ou d'un morceau de bois.

S'il survient encore de la neige, il est indispensable de placer devant l'entrée de chaque ruche une petite planchette qui empêchera les abeilles de sortir. En effet, le soleil brillant sur la neige, attire les abeilles au dehors, et elles meurent alors en grand nombre. On a vu des cas où une grande partie des abeilles d'une ruche mouraient ainsi en quelques heures.

Maintenant que ces premières précautions sont prises, assurons-nous qu'elles l'ont été dans toutes les règles de l'art scientifique qu'est l'apiculture. Si rien n'a été omis ou négligé, il est bon de se reposer quelques instants tout en jetant un dernier coup d'oeil, de l'oeil du maitre-apiculteur, afin de constater que tout est bien.

Après cela, le même jour ou le jour suivant, on nettoiera tous les plateaux ou bases de chaque ruche pour les débarrasser des abeilles mortes, des débris de cire, etc., et surtout des moisissures qui s'y seront accumulées pendant l'hivernage. Rien de plus simple que cette opération. On se sert d'abord du racloir, puis, avec un petit balai, on parfait le nettoyage, et enfin on essuie le plateau avec un linge bien sec. Si quelques-uns des plateaux sont par trop humides ou mouillés, ne pas craindre de les remplacer momentanément par d'autrs bien secs, pour faire sécher au soleil ceux que l'on aura enlevés.

Mais, pendant que l'on fait ce travail de nettoyage des plateaux, il faut examiner les ruches à l'intérieur. Si quelques ruches paraissent n'avoir que peu de mouvement, il faut noter ce détail important. Alors, mais une fois seulement que le nettoyage de toutes les ruches sera terminé, alors, disons-nous, on revient aux ruches qui sont trop affaiblies, c'est-à-dire qui n'ont plus qu'un nombre fort restreint d'abeilles, ou qui n'ont pas de reine, et on joint leurs abeilles à celles d'autres ruches, de manière à n'avoir plus que des ruches bien peuplées et fortes par le nombre de leurs abeilles. Si l'ont veut avoir une bonne récolte de miel, il faut absolument supprimer toutes les ruches faibles en donnant leurs abeilles à d'autres colonies ou ruches, en ayant bien soin, toutefois, de tuer leur reine, car il ne faut qu'une seule reine par ruche. Les provisions de miel, que vous trouvez dans les ruches supprimées ou vidées de leurs abeilles, vous serviront pour nourrir celles qui en manqueront.

Voilà déjà quelques notions fort importantes. Mais ce n'est pas tout encore. Revenons donc à nos abeilles.

Après le nettoyage, n'oubliez pas de placer à l'entrée de chaque ruche un petit bloc de bois, de chaque côté de l'entrée, afin de la rendre aussi exiguë que possible. Ainsi, vous empêcherez l'invasion de vos ruches par les abeilles des autres colonies voisines qui viendraient piller leurs provisions. Ce pillage est fort à craindre, en effet, au printemps. Assurez-vous aussi que chaque ruche a une quantité suffisante de provisions: et si elle a une reine pondeuse. Remarquez bien que cette visite des ruches doit se faire soigneusement, mais le plus rapidement possible, et par une belle journée. En effet, à cette époque de l'année les abeilles s'excitent facilement et peuvent dans leur excitation tuer leur reine.

Un autre conseil, puisque vous voulez bien m'écouter encore: Voici comment il faut procéder dans la visite des ruches: il faut soulever un cadre du milieu, dans chaque ruche, pour voir s'il y a du couvain. De plus, si vous remarquez quelque tache de moisissure sur des cadres, n'hésitez pas à enlever ces cadres. Vous remplacerez chacun d'eux par une "planche de partition".

Pendant l'été, quand vos ruches sont très fortes, vous pouvez facilement les diviser et augmenter ainsi en peu de temps le nombre de vos ruches.

Mais je vous en ai déjà trop dit, je le crains, pour une seule notice. Si le sujet vous intéresse, je le reprendrai avec plaisir une autre fois.

Pour le moment, il ne me reste qu'à vous dire qu'une fois la visite de vos ruches achevées, vous n'avez plus désormais qu'à faire le "tour du propriétaire" chaque jour devant vos ruches, pour vous assurer qu'il ne s'y passe rien d'anormal. Chaque semaine vous aurez soin aussi de vous assurer qu'elles ont assez de provisions pour pouvoir vivre et élever leur couvain. S'il vous arrive de n'avoir pas assez de vieux rayons pour nourrir vos abeilles, vous pourrez leur fournir une nourriture convenable en leur donnant du sirop léger fait avec une livre de sucre pour trois livres d'eau. Sur ce, je vous salue et vous souhaite un plein succès en vous disant: Au revoir peut-être, c'est-à-dire s'il plaît à Dieu!

35 CUISINIERS FONT 140 PRISONNIERS

A l'entrée d'un bois, 35 cuisiniers préparaient la soupe lorsque survint à l'improviste un important détachement allemand.

Que faire? Nos hommes, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, eurent l'idée d'une ruse magnifique.

Trente-quatre d'entre eux se glissèrent doucement dans le bois; puis, quand ils eurent disparu à travers les fourrés, le trente-cinquième, quittant à son tour la cour de la ferme, s'avança, bravement au-devant de l'ennemi.

—Bas les armes! Rendez-vous! cria-t-il, ou vous êtes tous massacrés.

Trois officiers qui marchaient à la tête du détachement allemand arrêtèrent leurs hommes.

—Rendez-vous ou je donne le signal d'ouvrir le feu! répéta notre troupier.

Cette mance avait à peine été lancée d'une voix forte, que dans le bois, le long duquel se trouvaient maintenant les Allemands, quelques coups de sifflet se firent entendre, accompagnés d'autres bruits suspects".

L'ennemi alors ne douta plus qu'il était tombé dans une embuscade. Il se déclara prêt à se rendre.

Mais il fallait le désarmer. Comment pouvait y parvenir un homme seul? Notre brave troupier eut alors une idée superbe.

Sur son ordre, les officiers, les premiers, jetèrent leurs armes. Puis les soldats s'avancèrent par rang et allèrent placer leurs fusils en faisceaux cent mètres plus loin, sur la route. Chaque rangée de soldats allemands revenait, après avoir accompli cette petite opération, se placer le long du bois.

Quand chacun, ainsi, eut été désarmé, un violent coup de sifflet retentit, et des fourrés sortirent le fusil en main, baïonnette au canon, les trente-quatre hommes qui s'y trouvaient.

Les Allemands s'aperçurent-ils qu'ils avaient été joués? Peu importe! ils avaient mis bas les armes; ils ne pouvaient plus songer à se battre.

Les petits piouspious français conduisirent alors leurs prisonniers dans une grange de la ferme où ils les enfermèrent en attendant le retour du bataillon.

LE FOSSOYEUR SUBLIME

D'une lettre de soldat, nous extrayons ce récit émouvant:

... A notre gauche, les zouaves occupaient une tranchée distante à peine de 250 mètres des tranchées allemandes. Entre les deux lignes, des cadavres de vaches, de porcs et aussi de soldats français et allemands.

La veille, comme le bataillon de zouaves avait fait une sortie, il avait laissé sur le terrain trois nouveaux morts; ceux-là du moins recevraient une sépulture: ainsi en avait décidé l'héroïsme d'un de leurs camarades.

Sans qu'on puisse l'en empêcher, ce brave sort en rampant de la tranchée.... Il emporte quelques briques qu'il dispose devant lui, à longueur de bras, et il avance à plat ventre derrière ce frêle obstacle. Il atteint ainsi le premier cadavre et l'enterre, à fleur de sol, il est vrai, mais, enfin, il lui donne les honneurs de la sépulture. Pendant ce temps, les Allemands ne cessent de tirer. Le rempart de briques s'effrite sous les balles. Peu importe: le zouave est en marche vers le second corps. Il l'enterre comme le précédent, à 100 mètres à peine des tranchées ennemies.

Devant tant d'audace calme, les Boches ne tirent presque plus. On dirait qu'ils sont touchés par tant de bravoure, et qu'ils l'admirent.

Alors, le fossoyeur sublime se lève, tout droit, sans armes, la pelle sur l'épaule. Lentement, il atteint le troisième cadavre et l'enterre, profondément celui-là, sans qu'un seul coup de feu trouble le grand silence.

Quand il a fini, il s'essuie le front, et toujours face aux Boches, sans se retourner une seule fois vers nous, il ramasse quelques bouts de bois dont il fait une croix qu'il plante sur la tombe. De nouveau, il se redresse, semble hésiter quelques instants, comme s'il cherchait quelque chose, puis il fait le salut militaire et revient, sans perdre un pouce de sa taille, à sa tranchée.

A peine y a-t-il sauté qu'une salve formidable siffle au-dessus de sa tête.

Cependant, ses camarades, étreints d'une indicible émotion, le félicitent. Ils lui demandent aussi pourquoi il avait eu, là-bas, ce moment d'hésitation.

Alors lui, le plus naturellement du monde:

Je cherchais si je n'avais pas sur moi de quoi faire les trois couleurs du drapeau, pour les leur coller devant la g...!"

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

SAINT-FRANCOIS-XAVIER

Quoique la température s'annonçât inclémente, la fête de Pâques fut fêtée à Saint-François avec grande pompe. Sous les voûtes sacrées de l'église magnifiquement décorée, les fidèles étaient accourus en grand nombre à l'appel du Dieu ressuscité.

On exécuta à merveille la messe royale avec accompagnement de l'orgue, par Mlle A. Richard, et du violon, par M. J. Gingras, qui, à cette occasion, avait gracieusement offert son généreux concours.

Au nombre des solistes si bien exercés, citons en particulier M. H. Daignault, de Stony Mountain, qui, de passage parmi nous, nous fit entendre encore une fois sa voix toujours si harmonieuse.

* * *

Nos collégiens de Saint-Boniface sont venus passer le jour de Pâques dans leur famille. La vacance a été courte, disent-ils; mais ça fait toujours un petit velours...

* * *

M. A. Fyfe, de Montréal, frère de notre dévoué curé, est actuellement en visite au presbytère.

* * *

En saluant l'arrivée du printemps, il faut dire: adieu, patins! N'est-il pas vrai, gais patineurs? Peu nous importe, cependant; nous nous mettrons ardument au travail en ensemençant nos vastes champs, et, après avoir rempli nos greniers de bon froment, qui sait si, à l'automne, l'hyménée ne sourira pas à quelques-uns...

Pâquerette.

BLUFF CREEK

La construction bat son plein, de ce temps-ci, malgré que le terrain ne soit pas encore ouvert.

* * *

Nous avons eu beaucoup de visiteurs la semaine dernière. Tous sont très satisfaits de notre place: pays d'avenir par son terrain. La semaine dernière, nous avons eu parmi nous M. Y. Dufour, de Bénard; il est très enchanté de notre site et y a pris lui-même un homestead. Déjà sa maison est construite.

Nous avons eu aussi la visite de M. Ovila Baudry, de Saint-Eustache. Enchanté lui aussi, et déjà il est en train de se construire.

MM. Roch Dufour et A. Langlois, tous deux de Bénard, et M. Alarie, d'Elie, et ses trois filles sont à construire leurs maisons.

* * *

Nous avons eu la semaine dernière la visite du R. P. Gauthier, missionnaire de Sandy Bay, permettant à tous de faire leurs Pâques. Tous les Canadiens se sont empressés d'assister à la sainte messe. Nous étions 60 communiants; au-delà de 100 personnes ont assisté au Saint Sacrifice.

* * *

M. Georges Filion est en promenade à Winnipeg pour une semaine.

Un "squatter".

ARBORFIELD, SASK

Naissance.—Le 28 mars dernier a été baptisé en notre église, Paul-Edouard-Joseph, fils d'Henri Potré et de Victoria Baudry. Le parrain a été M. Jos. Chabot et la marraine Mlle Marie Yarjau, tous deux d'Arborfield.

LAURIER

Laurier, avec Pâques, a pris un air de gaieté. Les traces du long hiver n'y paraissent plus, les engins à vapeur, les autos descendent des trains; les hirondelles sont des nôtres, les jolis minois apparaissent aux balcons, les chaperons rouges se promènent. Il faut fêter le printemps.

De nombreux visiteurs nous arrivent; tout est de bon augure.

Les semeuses se montent, la terre se prépare. Soyons contents.

* * *

M. Heabel a fait l'acquisition d'une belle paire de chevaux crème qui, nous dit-il, pourraient gracieusement servir aux grandes circonstances en attendant son bel auto.

Que doit-il donc arriver à Laurier?

* * *

Les dames prennent des leçons d'équitation en remplacement de la raquette. Tout est sport ici! Coquet village où l'on s'aime entre nous et avons garde de se déplaire.

SAINT-MALO

La mort qui sans regarder ni plaindre fauche partout, vient encore d'enlever à l'affection des siens une concitoyenne estimée dans la personne de Mme W.-E. Tétrault. Elle est décédée à l'hôpital dimanche dernier.

Depuis longtemps une maladie de poitrine la minait lentement mais sûrement. Elle laisse pour la pleurer un mari et quatre jeunes enfants, un père et une mère.

Le service a eu lieu à dix heures mercredi. Le Rév. M. Macaire a célébré la messe. M. L.-M. Tétrault conduisait le corps. MM. Xiste, Onésime, Joseph, Edmond, Edouard Fréchette, tous frères de la défunte, et Joseph Tétrault, beau-frère, étaient porteurs. M. W.-E. Tétrault conduisait le deuil. Une foule nombreuse de parents et d'amis assistait au service.



* * *

Mme Louis Gaudry, de LaSalle, est en promenade à Saint-Malo depuis lundi. Elle vient faire un court séjour parmi nous avant de se rendre à Toutes Aides, où M. Gaudry vient d'ouvrir magasin. Nous lui souhaitons bienvenue parmi nous, et un bon succès dans leur entreprise.

* * *

Dans tout Saint-Malo c'est un va et vient continuel. On va à la chasse à l'outarde et on en revient... et quelquefois sans en avoir tué. Félicitons MM. Z. Bourgeois, A. Forest et C. Trudel qui ont l'honneur d'avoir tué les premières ici. Beaucoup d'autres ne sont pas encore revenus. Espérons que la chance sera de leur côté.

* * *

Tout le monde se prépare aux semences. Quelques-uns même ont déjà labouré. Encore quelques jours et tous les cultivateurs s'en donneront à coeur joie, si le beau temps continue à nous favoriser.

Malouine.

LE PAS

Les frères Joyal, barbiers, ont engagé les services d'un troisième barbier, M. Fitzgerald.

* * *

M. G. Lafontaine commençait à construire son magasin d'orfèvrerie, mercredi. Il construit sur le terrain situé sur l'avenue Fisher entre le théâtre Dreamland et la maison de M. L. Bacon. La bâtisse aura 25 pieds de large par 40 pieds de long.

* * *

M. Emile Fournier arrivait mardi de Prince-Albert. Il est engagé pour la saison comme cuisinier sur le bateau à vapeur du gouvernement, le Lafleur.

* * *

M. Proulx arrivait de Winnipeg, samedi, pour travailler dans l'établissement de barbiers de M. Pouilliotte.

* * *

M. J.-B. Peltier a failli être blessé durant une des pratiques de la brigade de feu, mardi. Comme il courait en traînant le chariot des tuyaux de caoutchouc son pied heurta un madrier du trottoir, ce qui le fit tomber, et le chariot lui passa sur le corps; il ne s'en releva pas moins et continua sa course comme de plus belle.

* * *

M. Patrice Sarazin repartait pour la Province de Québec lundi avec l'intention de revenir sous peu s'établir sur la rivière Carotte. Lors de son séjour ici il s'est choisi des terrains, trouvant le sol d'une qualité exceptionnelle. Il dit que la première fois qu'il s'est rendu en voiture d'été à l'endroit où il voulait prendre du terrain, à environ 16 milles du Pas, il a fait le trajet en 8 heures; il s'attendait à prendre beaucoup plus de temps à se rendre, pensant qu'il lui aurait fallu se faire un chemin dans le bois, dans certains endroits, mais contre son attente il n'a eu que très peu d'ouvrage de ce genre à faire. Il trouve le pays très beau et pressage beaucoup d'avenir pour ceux qui pourraient s'établir ici. Il est regrettable que M. Sarazin ne soit pas resté un mois de plus ici, car il aurait été étonné de voir la rapidité de la croissance de la végétation, sous le climat tempéré et les très longues journées ensoleillées de notre région.

* * *

Le jour de Pâques fut célébré d'une manière digne d'éloges dans l'église catholique. La grand'messe commença par une marche d'entrée jouée par MM. G. Joyal à l'orgue, Jos. Frédette, violon, Z. Ramanda, clarinette. Le morceau fut exécuté de mains de maîtres.

La messe du Second Ton, de H. Dumont, harmonisée à 4 parties par l'abbé Perrault, fut chantée. Les solos du Kyrie et du Sanctus furent chantés par M. A. Peltier, ceux du Gloria et de l'Agnus Dei par M. G. Joyal et celui du Credo par M. L. Allard. Le cantique, Gloire à Jésus, le solo par M. A. Peltier. Soeur Senné était l'organiste. La marche de sortie fut jouée par M. G. Joyal et M. J. Frédette, violoniste.

Le salut fut un succès. Les soli furent chantés: le cantique Beau Ciel, par M. A. Peltier, celui du O Salutaris, Saint Saens, par Mme D. Cuillerier; Regina Coeli, de Lambillotte, quator chanté par Soeur Senné, Mme D. Cuillerie, Mlle Bayer et M. A. Peltier. Le Tantum No 2, de Rosenig, fut chanté par le coeur.

Si la messe fut parfaitement rendue, le salut fut encore plus beau, car tous les morceaux étaient nouveaux pour les chantres. Si ces derniers se sont donné beaucoup de peine et d'ennuis pour se rendre aux exercices de chant, ils furent grandement récompensés en donnant pour la grande fête de Pâques un cachet tout nouveau aux cérémonies qui eurent lieu dans l'église paroissiale, décorée avec un goût exquis par les Rév. Soeurs de l'hôpital.

Les fidèles, en ce grand jour de fête, regrettaient beaucoup l'absence de Sa Grandeur Mgr Charlebois.

THIBEAUVILLE

M. Charles Saindou a commencé à semer du seigle le 8 courant, et en a ensemencé une trentaine d'acres.

* * *

Notre nouveau fromager, M. Rivard, de Montréal, était parmi nous la semaine dernière, et d'après les apparences notre fromagerie sera en pleine opération vers la fin du mois.

* * *

M. D. St-Mars est à se bâtir une magnifique résidence sur sa efrme.

* * *

Le moulin à scie de M. H. Therrien est encore en pleine opérations.

* * *

MM. du Conseil, vous nous avez refusé le grain de semence, mais tâchez de secouer votre torpeur et veuillez arranger nos routes, surtout une partie du chemin Dawson, pour que nous puissions faire nos charroyages à Sainte-Anne.

SAINT-VITAL OUEST

Les progrès sont notables ici, depuis que nous avons les RR. PP. Rédemptoristes parmi nous. La paroisse actuellement n'est pas bien grande mais elle promet beaucoup.

* * *

Notre chapelle était remplie à l'occasion de la belle fête de Pâques. Le choeur de chant a exécuté ce jour-là une messe en musique de Battmann. Les solistes ont rendu leur chant avec âme. Nous avions le plaisir de saluer Mlle M.-A. Lamarre, en visite chez une amie.

* * *

Quelques gens se font fort de faire des publications de mariage même quand des personnes n'ont pas l'intention d'entrer dans cette vocation. Rappelez-vous que le sacrement de mariage n'est pas administré à tout le monde, et qu'il appartient au curé de faire ces publications quand lieu il y a. Trop parler nuit trop...

SOUTH JUNCTION

Le village de South Junction est situé à 80 milles au sud-est de Winnipeg. Il y a deux chemins de fer qui passent dans le village; il y a une belle gare, un magasin général et une épicerie, seulement un bureau de poste, aussi un bureau de téléphone au magasin général, une scierie—important avantage—une bonne école et beaucoup de bons fermiers canadiens.

Le village est situé sur la section, 15 "township" 1, rang 13-E.

Le fond de la terre est très bon, l'on peut cultiver du petit grain et principalement des végétaux. Nous ne sommes seulement qu'à deux milles des Etats-Unis. Si la récolte manque, il y a du bois dont une personne peut très bien faire sa vie. L'eau est très facile à avoir; l'on peut obtenir de la bonne eau de 8 à 20 pieds de la surface. Nous avons aussi une bonne écurie de louage qui est à la disposition du public jour et nuit.

Voici les terres que les colons peuvent se procurer sur le township 1, rang 13 S.-E. et N.-E. de la 1 et S.-E. de la 3:

S.-E. S.-W. et N.-W. de la 9, terrain passablement bon.

Il y a aussi toute la section 11 qui est à vendre à des prix raisonnables, terrain de première classe; le N.-W. et S.-W. de la 25; N.-E. de la 26 et N.-E. de la 27; N.-E. de la 28 et N.-O. et N.-E. de la 35; N.-O., N.-E. et S.-E. de la 36.

Les terres mentionnées ci-haut sont toutes prêtes à prendre. Il y en a encore plusieurs autres qui ne sont pas encore ouvertes, mais elles le seront dans peu de temps. Le gouvernement fait faire de bons chemins partout. Ceux qui ont pris des terres dans les environs de la jonction sont tous satisfaits.

Ceux qui voudront d'autres renseignements pouront s'adresser à A.-O. Beaudry, South Junction, qui se fera un grand plaisir de leur donner d'autres renseignements.

FANNYSTELLE

M. Félix Hébert est de retour de Broadvalley, Man., où il a passé l'hiver sur son homestead.

* * *

M. Gustave Bergeron nous a quitté la semaine dernière pour aller demeurer à Wawota, Cask.

* * *

Nous regrettons d'apprendre que M. P.-A. Bouvier se retire du service du C. P. R. comme agent de gare. Nous espérons qu'il sera remplacé par un Canadien français. Une requête a été signée par les nôtres demandant à la Cie Canadian Pacific un catholique canadien-français.

Cette requête a été remise à M. T.-R. Flett, surintendant de la dite compagnie à Winnipeg.

* * *

Mme C. Poitras est en promenade à Winnipeg, chez sa fille Mme André.

* * *

MM. Pierre Beaupré, Amédée Lavigne sont partis lundi pour Springsteen, Man., où ils passeront l'été.

* * *

M. le Dr Taylor est de retour des Illinois, où il a passé l'hiver.

* * *

Mme Percival, épouse de notre agent de gare, est en visite ici pour quelques jours.

* * *

Les cultivateurs ont repris la semaine dernière la route des champs. Les semailles sont maintenant générales, le sol étant dans un très bon état.

* * *

On demande aux personnes déjà abonnées à la **Liberté** de prier leurs amis, afin qu'ils s'abonnent à ce bon journal catholique. Qu'on se le dise. Encourageons un journal publié dans notre province. Toute personne désirant le recevoir ferait bien de voir à ce sujet M. Joseph Painchaud, qui se ferait un plaisir de faire parvenir au journal toute remise d'argent pour les nouveaux abonnements.

Yvonnic.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 22

Suivait le post-scriptum, où Emily l'engageait à l'accompagner en Europe.

Ce ne fut pas sans curiosité que Gertrude ouvrit l'épître de M. Graham. Elle comprenait que sa position vis-à-vis d'elle était difficile et se demandait s'il garderait le ton de l'autorité, ou si au contraire il en reviendrait à lui rendre justice et à s'excuser de ses préventions. Si Gertrude eût mieux connu à quel homme elle avait affaire, elle n'eût pas eu un seul instant de doute. M. Graham était de ces gens à l'idée desquels il ne vient jamais qu'ils puissent avoir tort. Sa lettre était ainsi conçue:

"Miss Gertrude Flint,

"Je suis marié, et j'ai l'intention de partir pour un long voyage le 28 avril prochain. Ma fille nous accompagne. Mistress Ellis nous aurait suivis sans la terreur insurmontable que lui inspire la mer. Je me suis décidé par suite à vous proposer de venir nous rejoindre à New-York, et de faire le voyage avec nous pour tenir compagnie à Emily. Je n'ai point oublié l'ingratitude dont vous avez fait preuve à l'occasion d'une offre semblable de ma part, et pour me déterminer à vous fournir l'occasion de manifester une seconde fois de pareils sentiments, il n'a fallu rien moins que l'intérêt de ma fille joint au désir sincère d'obliger une jeune personne qui a fait partie de ma famille aussi longtemps que j'ai pu croire à son attachement pour nous. Me trouvant à votre discrétion je suis forcé de me conformer à vos désirs: aussi j'ai pris sur moi d'oublier votre conduite passée; et si vous revenez avec nous, je m'engage à vous traiter comme une véritable dame. Comme nous mettons à la voile à la fin du mois, il serait important que vous fussiez à New-York d'ici à une quinzaine. Si vous voulez indiquer le jour à l'avance, j'aurai soin d'aller vous chercher au bateau. Mistress Ellis désire retourner à Boston le plus tôt possible, tâchez de vous presser. Comme ce déplacement vous nécessitera des dépenses, je vous envoie l'argent que je crois nécessaire pour y faire face. Si vous avez contracté des dettes, faites-m'en connaître le montant, et j'aurai soin qu'elles soient acquittées avant votre départ.

"Dans l'espoir que vous serez enfin revenue au sentiment de votre devoir, je consens à me dire votre ami

J. H. Graham."

Gertrude, pour lire la lettre de M. Graham, s'était assise en face d'une lampe dont la lumière frappait en plein sur sa figure. A cette lecture ses joues se couvrirent de rougeur. Le docteur Jérémy, qui l'observait, la vit changer de couleur, et aussitôt que M. et miss Arnold furent partis, il insista pour que Gertrude lui fît connaître le contenu de la lettre de M. Graham, et ajouta que si elle ne la lui communiquait pas, il la regarderait comme aussi insultante que possible.

—Il m'écrit, dit Gertrude, pour m'inviter à les accompagner en Europe.

—Vraiment! dit le docteur Jérémy en hochant la tête. S'imagine-t-il donc que vous pouvez faire vos paquets et partir au premier signe de sa volonté?

—Comment, Gertrude, dit mistress Jérémy, vous allez voyager, ma chère, mais c'est délicieux?

—Délicieux! oui, joliment, madame Jérémy! s'écria le docteur. Quel délice trouvez-vous à voyager avec un vieux tyran, une fille aveugle, une femme coquette et deux nièces petites-maîtresses? Une charmante position que Gertrude aura là! Elle sera l'esclave des caprices de tout ce monde.

—Docteur, interrompit madame Jérémy, vous oubliez Emily.

—Emily sans doute est un ange, mais je me trompe fort, ou elle aura avant qu'il soit longtemps assez à faire de se maintenir elle-même dans l'amitié et les bonnes grâces de son père.

—Plus elle est en danger, dit Gertrude, plus elle a besoin de quelqu'un pour la consoler et défendre ses intérêts.

—Avez-vous donc l'intention de vous mettre sur la brèche? demanda le docteur.

—J'ai l'intention d'accepter l'invitation de M. Graham, répondit Gertrude, et de rejoindre Emily. J'espère d'ailleurs que la bonne harmonie qui paraît exister entre tous les membres de cette famille ne sera jamais troublée, et que je n'aurai point occasion de prendre les armes pour le compte de mon amie. Quant à ce qui me regarde, je n'ai point de craintes.

—Est-ce que vous comptez accepter la proposition de M. Graham? demanda mistress Jérémy.

—Oui, dit Gertrude; les devoirs que j'avais à remplir vis-à-vis madame Sullivan et son père avaient pu seuls me décider à me séparer d'Emily. Hélas! mes obligations sont remplies de ce côté, et puisque aujourd'hui je puis être utile à Emily et qu'elle me rappelle auprès d'elle, je ne dois pas hésiter un moment.

—Gertrude met toujours son plaisir à faire son devoir, fit observer madame Jérémy.

—Oh! non, reprit Gertrude, je ne suis point si parfaite que cela; mais ici c'est bien différent. La seule pensée qu'Emily serait sous la dépendance d'une étrangère pour toutes ces petites attentions qu'elle ne peut guère recevoir que des gens qu'elle chérit, suffirait pour me rendre malheureuse. Nous avons été pendant des années si heureuses l'une par l'autre, qu'aujourd'hui que l'une souffre, il faut bien que l'autre aille à son aide. Aussi irai-je la rejoindre bientôt; il ne peut en être autrement.

—Gertrude, dit madame Jérémy, je crois que vous aviez raison de vous séparer d'Emily quand vous l'avez fait, et je pense que vous avez encore raison de retourner aujourd'hui auprès d'elle. Mais si en agissant de la sorte vous ne faites vraiment qu'accomplir un devoir de reconnaissance, c'est que vous lui avez de grandes obligations.

—En effet, mistress Jérémy, c'est à Emily que je dois mes premières notions sur le bien et le mal.

—Et elle va maintenant recueillir le fruit de cette éducation, dit le docteur d'un air bourru. Mais, ajouta-t-il, si vous êtes résolue de faire ce voyage d'Europe, vous n'avez que bien juste le temps de faire vos préparatifs. Comment allez-vous vous arranger avec M. W——, vous laissera-t-il partir?

—Je l'espère, dit Gertrude, mais je suis désolée de cette circonstance. Il a toujours été si bon pour moi, et a mis tant de complaisance lors de l'absence de quelques semaines que j'ai été obligée de faire cet hiver! Cependant, comme il n'y a plus que quelques mois d'ici aux vacances d'été, j'espère que cela ne le dérangera pas trop. Au surplus, je lui en parlerai dès demain.

Mistress Jérémy, avec la complaisance et la bonté qui lui étaient ordinaires, aida si bien Gertrude à faire tous ses préparatifs, qu'en moins de huit jours elle était prête à partir pour New-York. M. W—— consentit au départ de son institutrice, quoique désolé, ainsi qu'il le lui répéta plusieurs fois, de perdre un si bon auxilliaire.

Gertrude ne quitta pas la maison de madame Warren sans avoir reçu les touchants adieux de la pauvre Fanny Bruce, qui voulut même l'accompagner jusqu'au chemin de fer avec le docteur et l'excellente dame Jérémy. Avant de se séparer de ces derniers, Gertrude s'engagea à leur faire savoir de ses nouvelles, et leur fit promettre de lui envoyer régulièrement les lettres qui pourraient lui venir de Calcutta.

Moins de quinze jours après le départ de Gertrude, mistress Ellis revint à Boston, et apprit aux amis de la jeune fille que son voyage avec la famille Graham était une affaire décidée. Quelques jours après, mistress Jérémy reçut une lettre de Gertrude; elle lui annonçait le jour de son départ, aussi la bonne dame ne fut-elle pas peu surprise à l'arrivée d'une seconde lettre de Gertrude écrite de New-York, et datée du lendemain du jour fixé pour son départ et celui de la famille Graham, où elle disait que la goutte survenue à M. Graham avait empêché le voyage, et qui se terminait ainsi:

"Madame Graham et ses nièces, qui se faisaient un si grand plaisir de leur voyage, sont maintenant toutes désappointées de cette modification apportée à leurs projets pour l'été. Miss Clinton est la plus contrariée, car elle espérait retrouver à Paris son père, qui est absent depuis plus d'un an.

"Ni Emily ni moi ne pouvons regretter un voyage qui ne nous promettait guère que des ennuis, et si la maladie de M. Graham n'était la cause de ce changement de destination, nous serions enchantées de retourner à une campagne où nous avons été si heureuses ensemble. Je dis nous, car M. Graham et Emily ont formellement déclaré que je ne les quitterais jamais.

"Mes amitiés respectueuses pour vous et mon ami le docteur.

"Tout à vous,

Gertrude Flint."

LA TERRE SAINTE

Conférence du juge Prud'homme

(Suite)

Mosquée d'Omar

Revenons dans l'enceinte de l'ancienne Jérusalem pour visiter la mosquée d'Omar, qui s'élève aujourd'hui sur l'esplanade sacrée où, durant près de dix siècles, tandis que le sang des victimes figurait le perpétuel sacrifice de l'Agneau immaculé, les aspirations du peuple de Dieu et les prières des Lévites appelèrent "le désiré des Collines éternelles". C'est à cet endroit en effet que Melchisédech offrait le pain et le vin, c'est encore là que vint Abraham pour immoler son fils, Isaac.

Près de la Mosquée, et y attenant, le minaret sur lequel le mufti vient plusieurs fois le jour, appeler les Musulmans à la prière. Sans respect humain, on voit ces derniers faire de nombreuses inclinaisons et invoquer Allah sans s'inquiéter des passants.

Pour entrer dans la Mosquée, il faut être purifié! C'est pourquoi on revêt des sandales, longues comme des raquettes (?) Avec cela on peut avancer sans crainte! Le guide nous fait contempler d'abord le drapeau noir de Mahomet, chose précieuse s'il en est!

Plus loin, il nous indique les "sept clous". On appelle cela des clous; ils sont environ 3 pouces de diamètre et deux pieds de longueur! "Songez, dit le guide, qu'il s'en est peu fallu, qu'ils disparaissent tous, et c'était... C'était la fin du monde!! Il y en avait déjà six d'enlevés quand on s'en aperçut, et heureusement l'Archange Gabriel se mit à la poursuite du démon qui les emportait et parvint à les lui arracher. A présent on est plus vigilant." "Tâchez, dit le conférencier, de les garder de votre mieux d'ici à quelques mois, car j'aimerais bien retourner "chez-nous" avant la fin du monde!" Plus loin on voit encore des "guenilles" en laine, etc., laissées par des "miraculés" (?) de Mahomet. Ce sont des ex-voto!

Regardez bien, me dit mon guide (musulman, il va sans dire), regardez bien, en me montrant une petite boîte semblable à un écrin, recouverte de pierres précieuses. Voyez-vous? — Non. — Regardez donc, c'est ce qu'il y a de plus précieux ici. — Je ne vois rien. — Eh bien. — Eh bien? — Ce sont les... cinq poils de la barbe de Mahomet!

Puis, par l'embrasure d'une fenêtre, le guide m'indique la vallée de Josaphat où aura lieu le jugement dernier. Les bons, me fait-il remarquer, seront au jugement, placés à la droite d'Allah (Dieu), et les méchants à sa gauche. Eh bien, dit-il, nous, pour être sûrs de notre coup, nous nous faisons tous enterrer à la droite de la vallée. Il me dit ensuites quelques explications sur le dernier jugement, et je dois avouer que je n'ai pas été peu surpris de constater que les musulmans ont à ce sujet les mêmes notions, à peu de différence près, que les Sauteux (Sauvages d'Amérique).

Nous visitons ensuite la piscine de Siloé. Il n'est pas étonnant que le paralytique, guéri par Notre-Seigneur, ait attendu si longtemps. En effet, il faut descendre soixante pieds d'une pente rapide pour y parvenir. Inutile de dire qu'il faut avoir les jarrets solides! Elle se trouve au sud-est de la ville. Non loin de là se trouve le berceau de la Vierge (Fontaine de la Vierge. C'est un endroit des plus charmants) couvert de fleurs et répandant les plus suaves parfums.

Au sud-ouest de la ville, à une dizaine d'arpents au sud de l'Ancienne Tour de David, se trouve un endroit qui rappelle à tout coeur pieux des souvenirs émotionnants. C'est le Cénacle. Nous y pénétrons. Nous admirons une vaste salle, éclairée, conservant encore son antique beauté. Les colonnes sont en marbre colorié, et mesurent de 4 à 5 pouces de diamètre. Une chose nous frappe et nous attriste. Le lieu qui a été témoin de la dernière Cène, ne contient aucun autel et pourtant... Mais cela s'explique, c'est la propriété des musulmans. Je me suis contenté d'y réciter debout, avec madame Prud'homme, le chapelet.

Si Jérusalem est la ville la plus malpropre de l'univers, elle est aussi celle qui consacre le plus grand nombre de jours de la semaine au culte religieux. C'est ainsi que les musulmans célèbrent leur dimanche le vendredi, les Juifs le samedi et les chrétiens le seul véritable dimanche. Cela n'empêche pas les femmes juives de venir encore tous les soirs, pleurer sur les murailles, les ruines de Jérusalem, et elles le feront encore longtemps.

Bethléem

De Jérusalem, nous nous rendons à Bethléem située à six milles. Près de la ville se trouve le tombeau d'Hérode, qui n'offre rien de remarquable. Chemin faisant, nous apercevons un champ d'une superficie de dix arpents environ; il est tout couvert de petites pierres, grosses comme des pois. Une légende veut que ce soit Notre-Seigneur qui lui ait donné cette particularité. "Que produit ce champ, avait-il demandé.—Il n'est bon qu'à produire des pierres.—Eh bien! soit, qu'il produise des pierres." Chose rare, tout autour, la terre est des plus fertiles et l'on ne voit point de pierres.

Nous passons encore au tombeau de Rachel, "Rachel ululans et ploram". Ensuite c'est le puits où furent jetés grand nombre des enfants égorgés. C'est encore la grotte de saint Jérome, où il "composa" la Vulgate. Le champ de Booz, qui nous rappelle l'histoire de Ruth et de Noémi.

En parlant de Bethléem, M. le Conférencier nous a fait remarquer qu'il y a encore aujourd'hui comme au temps de la naissance du Sauveur, beaucoup d'hyènes et de loups, aux environs de cette ville. Après nous avoir parlé de la maison des Bergers, il nous raconte la délicieuse légende du petit agneau offert à Jésus naissant. Nous nous reprocherions d'en priver nos lecteurs. La légende, en effet, disait l'abbé Belleney, n'est-elle pas le sourire de l'histoire?

Donc le chef de la maison des Bergers s'appelait Laban. Un jour il dit à Iran, le cadet de ses fils, âgé de sept ans: "Mon enfant, je te donne le premier petit agneau qui naîtra, afin que, comme ton frère, tu puisses préparer ta part d'héritage pour quand tu seras parvenu à vingt et un ans. Le petit Iran songeait donc toutes les nuits à son agnelet. Or quand vint la nuit du 25 décembre, l'agneau promis vint au monde. Tout joyeux il le prend dans ses petits bras et le caresse tendrement. Vers minuit, les anges du ciel annoncent la naissance de l'Enfant-Dieu. Laban se rend à l'étable avec sa famille. Iran le suit, ne se séparant pas de son précieux agneau. Voyant la Vierge, cherchant à réchauffer de pauvres langes l'Enfant-Dieu, il est pris de compassion: "Toi, dit-il candidement, tu n'as pas d'agneau? Eh bien je te donne celui-ci pour vêtir ton enfant, et je veux désormais être toujours l'ami de ton Fils. La Vierge Mère accepta et fit plus tard de la première toison de cet agneau, la robe sans couture, que l'Agneau de Dieu devait porter durant trente-trois ans et ne se dépouiller que sur le Calvaire.

Non loin de là se trouvent le champ et la "Maison des Bergers". Nous allons donc visiter la Basilique de la Crèche. Nous y sommes reçus par les bons Pères Franciscains. L'endroit où est né le Sauveur était bien l'étable, mais il n'y avait qu'une étable, et elle était placée un peu en dehors de la ville. Elle avait la forme d'une grotte. C'était plutôt un endroit pour se mettre à l'abri. Nous entrâmes pieusement dans cette basilique et nous arrivons près d'un autel; nous nous inclinons pour baiser l'endroit où l'on voit écrit en lettres d'or: "Hic natus est Christus." M. le conférencier nous dit qu'il a eu le bonheur d'y recevoir, avec madame Prud'homme, la sainte communion plusieurs fois.

C'est beau Bethléem, autant que triste est Jérusalem. A Bethléem, les femmes portent le même costume que du temps de la Sainte Vierge. La population est pieuse, très hospitalière, etc. Nous y jouissons de la paix. Tout est embaumé et ravissant. C'est un frappant contraste avec Jérusalem. Bethléem est un lieu de bénédiction, Jérusalem se ressent encore de la malédiction du Christ. "Que son sang retombe sur nous avaient dit les Juifs déicides. Mais à Bethléem, on croit encore entendre les anges redire: "Paix sur la Terre, etc."

Ain-Karim

Nous quittons Bethléem pour nous rendre à Jéricho. Nous passons à Ain-Karim, situé à deux milles et demi environ de Jérusalem. C'est là que, suivant la légende, fut pris le bois qui servit à confectionner la croix du Rédempteur. Nous arrivons à la basilique de Saint-Jean-Baptiste. Elle renferme la maison de Sainte Elizabeth, mère du saint Précurseur. On peut encore juger de la richesse de cette maison malgré son antiquité. Là je m'arrêtai longtemps à contempler une magnifique représentation du baptême de Notre-Seigneur par saint Jean-Baptiste. Elle est due au pinceau d'un artiste italien. Mon guide, un religieux franciscain, irlandais de naissance, me fait signe de me hâter. Mais voyez donc, ajoute-t-il. Vous ne voyez donc pas? Et il m'indique au bas du tableau la belle inscription: "Don des Canadiens français". Jugez de mon émotion, due à un orgueil bien légitime!

Au sommet nous voyons la maison de la Visitation. C'est une villa, c'est là que la sainte Vierge passa avec sa cousine Elizabeth plusieurs mois; nous y trouvons tout dans le même état, apparemment comme au temps de Zacharie. Entre autre choses, le puits, (la citerne), où Elizabeth et Marie ont puisé bien des fois pour les nécessités domestiques.

Béthanie

Nous avons aussi visité Béthanie. C'est là que se trouve la maison de Simon le Lépreux. Et plus intéressante encore, celle de Lazare. A un demi-mille de cette maison se trouve le tombeau de Lazare, où Notre-Seigneur le ressuscita. A une distance presque égale se trouve une pierre, où Marie-Madeleine s'était assise en attendant le Maître et où elle Lui dit: "Seigneur, si vous aviez été ici, votre frère ne serait pas mort". La maison est la plus intéressante à visiter. Tout indique l'aisance des amis de Notre-Seigneur. Au fond nous ne pouvons regarder la cuisine sans nous rappeler les plaintes de Marthe, et la réponse du Sauveur: "Marie a choisi la meilleure part." N'empêche que le sort de Marthe n'en était pas moins digne d'envie!

* * *

En continuant notre route, toujours montante, pour nous rendre à Jéricho, nous passons à l'endroit où le Bon Samaritain accomplit son bel acte de charité. Nous passons aussi près d'un endroit où nous apercevons un gouffre d'une profondeur de sept cents pieds. Dans le roc béant, semblable à un nid d'aigle, se trouve l'endroit où le prophète Elie mangea le pain que lui apportaient les corbeaux et buvait l'eau du torrent.

Nous apercevons plus loin le désert où Notre-Seigneur jeûna durant quarante jours. Le "mont de la Quarantaine" où le démon vint le tenter. De Jéricho, ville si populeuse autrefois, il ne reste de cette ville que sept maisons! Il est très difficile d'y pénétrer et ce n'est que sous la surveillance de gendarmes que nous pouvons visiter. A huit heures du soir il faut cesser toute inspection, sous peine d'être pillé et assassiné. Durant la nuit, nos gardes, grassement payés, nous enferment dans une véritable geôle, et en gardent l'entrée toute la nuit. Près du Désert se trouve le mont Nébo, où mourut Moïse, sans avoir pénétré dans la Terre Promise, en punition de son hésitation à frapper le rocher.

Sur la route, nous passons près d'une source, autrefois d'eau saumâtre et corrompue, devenue limpide et d'un goût très agréable. Depuis que sur l'ordre de Dieu, Elisée y eut trempée le manteau du prophète Elie. "J'y ai goûté, dit monsieur le Conférencier, et j'ai trouvée très froide et délectable." Enfin c'est la vallée du Jourdain et le beau fleuve, témoin du premier sacrement de la Nouvelle Loi, où Jean-Baptiste versa l'eau sur la tête du Rédempteur et où se fit entendre la parole du Père Eternel: "Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances."

Près de là, le monument rappelant le passage de la Mer Rouge. C'est un véritable montagne de pierres d'environ quatre arpents.

A deux milles de là, l'endroit où Elie fut enlevé au Ciel dans un char de feu, laissant à Elisée son manteau. Puis c'est la Mer Morte, dont les vagues frappent avec tant de violence qu'elles semblent vouloir détruire les embarcations.

Ici s'arrête la conférence de M. le juge Prud'homme.

P. S.—En faisant le rapport de cette conférence, nous n'avons pas eu la prétention de rendre justice à Monsieur le Juge. C'était trop au-dessus de nos modestes capacités. Nous avons fait à peu près comme le plaideur ignorant qui cherche à rapporter l'éloquent plaidoyer d'un éminent avocat.

Notre but était tout autre. Comme le frêle arbrisseau chantant faiblement au souffle de la brise printannière et proclamant selon ses faibles moyens les grandeurs du Créateur, ainsi nous avons voulu, au souffle pieux et édifiant de la belle conférence de Monsieur le juge Prud'homme, faire connaître un peu plus les Lieux Saints et fredonner une humble louange à la Gloire du Christ Rédempteur.

J.-A. C., ptre.

LES CLASSES 1916 ET 1917

La première sera incorporée du 8 au 12 avril

Paris, 8.—Aux termes de la loi du 15 mars 1915, l'appel par anticipation de la classe 1916 aura lieu aux dates fixées par un arrêté du ministère de la guerre.

M. Millerand vient, en conséquence, de prescrire la mise en route des jeunes soldats de la classe 1916 aux dates ci-après; 8, 9, 10, 11 et 12 avril prochain, chacune de ces journées devant comprendre l'appel du contingent de quatre régions; les recrues du gouvernement militaire de Paris seront appelées les dernières, le 12 avril.

Quant aux hommes (très peu nombreux cette année) destinés aux bataillons d'infanterie légère d'Afrique, ils seront mis en route le 12 avril.

La chambre a voté le projet de loi concernant le recensement et l'appel éventuel de la classe 1917.

M. Millerand a déclaré que la France donnerait toutes ses forces et toutes ses ressources pour remporter la victoire et que la nation était à présent mieux préparée qu'auparavant pour continuer la lutte. Il a ajouté que rien de ce qui pourrait contribuer au succès ne serait laissé de côté.

RITCHOT

Notre institutrice, Mlle Ant. Thibault, est de retour de ses vacances de Pâques. Elle nous paraît enchantée de son court voyage. Ce matin, nos élèves s'empressaient de retourner à l'école, heureux de retrouver une maîtresse aimée.

Bon succès à nos chers enfants.

* * *

Il est regrettable d'apprendre que la picote fait des ravages dans nos alentours. Espérons qu'elle disparaîtra bientôt.

SAINT-JOSEPH

Lundi le 29 mars, à huit heures, une messe a été chantée pour le repos de l'âme de feu M. l'abbé Campeau. Elle avait été demandée par les Dames de Sainte-Anne.

XXVI.—Jalousie.

La maison de campagne de M. Graham était ornée d'une belle et riche galerie dans le vieux style avec une porte à chaque extrémité.

Par une belle matinée de juin, Isabelle Clinton et sa cousine Kitty Ray étaient assises l'une à côté de l'autre sous cette galerie. Isabelle nonchalamment étendue dans un grand fauteuil, tenait sur ses genoux une broderie commencée, mais elle ne paraissait point s'occuper de son ouvrage, et ses regards distraits interrogeaient la route. Isabelle était une grande et belle jeune fille aux formes élancées et gracieuses, qui tout enfant avait excité l'admiration de Gertrude la première fois que celle-ci avait eu occasion de la voir à travers les vitres de sa fenêtre, le jour où elle avait été faire une excursion avec Willie à la suite du bon vieux True. Ces avantages naturels étaient encore rehaussés chez la jeune fille par une mise élégante et de bon goût; joignez à cela qu'Isabelle passait pour avoir une grande fortune, et vous ne vous étonnerez pas si elle excitait partout où elle se présentait un sentiment unanime d'admiration et de flatterie.

Privée de sa mère dès sa plus tendre enfance et abondonnée aux soins de femmes mercenaires, Isabelle s'était habituée de bonne heure à estimer audessus de leur véritable prix ses avantages extérieurs. Sa tante, sous la tutelle de laquelle elle se trouvait placée depuis sa sortie de pension, n'était point femme à rectifier sur ce point ce que ses idées pouvaient avoir d'erroné. Aussi, au jour où nous la retrouvons sous la galerie de M. Graham, vêtue d'une riche robe de chambre en cachemire sur laquelle retombaient les plis élégants d'un mantelet couvert de broderies, témoignait-elle par ses airs de tête et par la manière cavalière dont elle frappait le parquet de son petit pied impatient, qu'elle avait la conscience de sa beauté et de son élégance.

Kitty Ray, assise à côté d'elle sur une chaise basse, formait avec sa superbe cousine le contraste le plus frappant. Kitty était une de ces femmes qu'on traite communément dans le monde de bonnes petites créatures. Elle était vive, gaie et affectueuse; si petite que ses manières enfantines lui convenaient parfaitement: elle avait d'ailleurs tant d'esprit que ses malices trouvaient toujours le moyen de se faire pardonner, même par ceux qu'elles semblaient devoir offenser.

En ce moment elle s'efforçait de décider Belle à s'avancer hors de la galerie sous un arbre à travers les feuilles duquel filtraient quelques rayons de soleil.

Belle résista.

—Ah! je vois bien, dit la maligne Kitty, ce qui vous retient ici, vous avez peur pour votre teint!

—Si je craignais tant cet inconvénient, je ne viendrais pas si souvent m'asseoir sous cette galerie, et vous savez bien cependant que c'est ma place de prédilection. J'aime beaucoup à voir les passants. Tenez, voyez ces gens qui sont là-bas sur la route! je les examine depuis quelque temps sans pouvoir deviner qui cela peut être.

Kitty se leva et regarda dans la direction que lui indiquait sa cousine. Après avoir examiné pendant quelques instants un couple qui s'approchait du côté de la maison, elle s'écria tout d'un coup:

—Eh! mais, c'est Gertrude Flint! D'où peut-elle venir ainsi! Elle n'est pas seule, qui l'accompagne? C'est un Beau (1) qui se trouve avec elle.

—Et pourquoi ne serait-ce pas un Beau, cousine Belle? Je suis sûre que du moins il post pour cela.

—Oh! les Beaux de mademoiselle Gertrude, je n'en donnerais pas grand'chose.

—Attendez pour juger d'avoir vu par vous-même, reprit Kitty. Regardez maintenant, c'est M. Bruce, que nous avons rencontré à la Nouvelle-Orléans.

—Cela ne peut pas être, dit Belle en se levant brusquement.

—Vous pourrez bientôt vous en assurer par vous-même, car ce monsieur vient ici avec Gertrude.

—Comment peut-il se promener avec elle?

—Pour montrer son bon goût, peut-être. Il lui serait difficile de trouver une plus agréable société.

—Vous et moi ne pouvons souffrir cela, reprit Belle. Je ne vois rien d'agréable dans cette jeune fille.

—C'est chez vous, je crois, le résultat d'un parti pris, Belle, mais peu de gens sont de votre avis: on la trouve généralement charmante, et voici M. Bruce qui lui ouvre la porte et s'incline devant elle comme devant une reine. C'est très-bien de sa part.

—Mais voyez-la donc, dit Belle, avec cette petite capote blanche et cette méchante robe de guingan, je m'étonne que M. Bruce puisse consentir à l'accompagner dans cette toilette, lui qui est d'ordinaire si exigeant sur la mise des dames.

Gertrude et son compagnon venaient d'entrer dans la cour. La première leva les yeux, et aperçevant les deux jeunes filles sur la galerie, elle sourit gaiement à Kitty, qui lui faisait des mines agaçantes et lui lançait des regards significatifs par-dessus l'épaule de Belle. Quant à M. Bruce, tout entier au charme de la compagnie dans laquelle il se trouvait, il n'avait remarqué ni l'une ni l'autre des deux cousines, et celles-ci l'entendirent qui disait à Gertrude en lui remettant un petit paquet qu'il avait apporté pour elle:

—Je n'ai rien à faire ici. Que voulez-vous que je dise à ces étrangères?

A ce moment le jeune homme suivit la direction des yeux de Gertrude, et s'aperçut pour la première fois que Belle et Kitty se trouvaient à quelques pas de lui. Il les reconnut à l'instant et s'approcha d'elles pour les saluer. M. Bruce savait depuis longtemps que les nièces de la nouvelle madame Graham étaient les jeunes personnes qu'il avait rencontrées à la Nouvelle-Orléans; mais il ne s'en était pas montré plus empressé de renouveler connaissance avec elles. Sa vanité néanmoins ne tint pas contre le plaisir évident que les deux jeunes filles manifestèrent à sa vue, et au bout de quelques instants il était engagé avec elles dans une conversation des plus animées.

Pendant ce temps Gertrude était entrée dans la maison, et avait pris un escalier dérobé. Elle gagna la chambre d'Emily, dans laquelle elle avait toujours ses libres entrées, et rendit compte à la fille de M. Graham des diverses courses et commissions qu'elle avait faites dans la matinée. Pendant qu'elle s'entretenait avec son amie, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et donna passage à mistress Ellis.

—Gertrude n'est-elle pas de retour? Ah! bon, vous voici. Eh bien! que vous a dit mistress Wilkins à propos des fraises?

—Je les ai retenues. Ne vous les a-t-on pas envoyées?

—Non; mais je suis bien aise d'apprendre que je puis compter dessus.

Puis, mistress Ellis s'écria d'un ton dolent: —Ah! miss Emily, quel repassage j'ai fait aujourd'hui pour ces demoiselles. Mistress Graham et ses nièces salissent un linge.. c'est à n'en pas finir! Riches comme elles sont, ne devraient-elles pas se faire blanchir dehors! Il faut que je fasse tout....

On entendit la voix de mistress Prime, qui appelait au bas de l'escalier:

—Mistress Ellis! disait la cuisinière, voilà le garçon de mistress Wilkins qui apporte vos fraises. Elles ne sont pas encore épluchées.

—Ah! cela est trop fort! Qui est-ce qui va éplucher ces fruits?

—Ce sera moi, si vous le voulez, mistress Ellis, dit Gertrude.

Mistress Ellis accepta l'offre de Gertrude, et alla dresser le couvert. Pendant ce temps, Belle et Kitty faisaient de leur mieux pour soutenir la conversation avec M. Bruce, qui paraissait ne prendre à l'entretien qu'un médiocre intérêt. Il allait prendre congé, quand sa soeur Fanny entra dans la maison. Son frère lui dit quelques mots à l'oreille.

—Quelle est cette petite sauvage! demanda Kitty Ray.

—C'est une soeur à moi, répondit Ben avec son ton le plus nonchalant.

—Comment! c'est votre soeur? dit Kitty. C'est une jolie petite fille.

—Vraiment! vous trouvez? reprit Ben.

Au même moment Fanny reparut, et dit, sans cérémonie:

—Elle a répondu qu'elle ne viendrait pas; elle est occupée.

—Qui cela? demanda Kitty à l'enfant.

—Miss Flint, répondit celle-ci. M. Bruce rougit visiblement.

—Et que fait-elle? demanda Kitty.

—Elle épluche des fraises.

—Qui vous a permis de courir ainsi par toute la maison? demanda Ben.

—Miss Flint m'a demandé de descendre les oiseaux.

—Ah! mon Dieu, Kitty, cria Belle, voilà les oiseaux qui nous réveillent le matin de si bonne heure par leur tapage.

—Ils chantent si bien! reprit Kitty. Veuillez les apporter ici, Fanny.

—Miss Gertrude n'aime pas qu'on les effarouche.

—Ne craignez rien, dit Ben, nous sommes animés des meilleures intentions. D'où lui viennent ces jolies petites bêtes, le savez-vous Fanny?

—Oui, c'est M. Sullivan qui les lui a envoyés.

—Qu'est-ce que c'est que M. Sullivan?

—Un des bons amis de miss Gertrude, qui écrit très souvent.

—M. Sullivan! dit Belle, connaissez vous son nom de baptême?

—Je suppose qu'il se nomme William, répondit Fanny.

—Belle, s'écria tout d'un coup Kitty, c'est votre William Sullivan!

—Ah! vous rêvez de M. Sullivan? demanda Fanny en regardant Isabelle. Je vais demander à miss Gertrude si elle en fait autant de son côté.

(A suivre).

ST-BONIFACE

Sa Grandeur Mgr Legal, évêque d'Edmonton, était de passage à l'archevêché la semaine dernière.

* * *

M. l'abbé Trécault, auparavant curé de Makinak, est entré en fonctions comme économe à l'archevêché.

* * *

M. l'abbé Jacques Bertrand, depuis quelque temps vicaire à Sainte-Rose du Lac, a été nommé secrétaire de Mgr l'Archevêque. M. l'abbé Moreau lui succède à Sainte-Rose du Lac.

* * *

La Bourse du Travail de la Société de l'Aide aux Dépanneurs nous communique le rapport suivant: Placements de la semaine: cinq servantes, un couple sur la ferme. Pour toutes demandes s'adresser au secrétaire. Dr. Roduz, téléphone Main [illegible]. M. Béliveau est le président de la Bourse du Travail.

* * *

Les élèves du Juniorat donneront le 22 avril une séance en l'honneur de Mgr l'Archevêque. En intermission le [illegible] drame "La Malédiction".

* * *

Le R. P. Adam [illegible] était de passage au Collège la semaine dernière, revenant de la Louisiane, où il a prêché le carême à la cathédrale de la nouvelle Orléans.

* * *

M. J.-C. Marcoux succède à son père, le regretté M. Charles Marcoux, comme agent de billets de voyage pour l'Europe.

M. J.-C. Marcoux compte sur le patronage de la nombreuse clientèle de son regretté père.

* * *

M. Eugène O'Sullivan, de Montréal, autrefois résidant dans les cercles sportifs de notre ville, vient d'être engagé comme lanceur par le club Syracuse, de la ligue de l'Etat de New-York.

PUISSANCE DES EXPLOSIFS FRANÇAIS

Paris 7.—Une récente note officielle faisait allusion à la plus grande efficacité du tir de l'artillerie française due à de nouvelles découvertes, et aujourd'hui "l'Eclair" publie l'extrait suivant pris dans une lettre écrite par un soldat:

"Nous avions ordre de nous emparer de trois tranchées et nous nous attendions à une chaude affaire. La canonnade préliminaire fut terrifiante. L'atmosphère semblait être en feu. Puis vint le signal de l'assaut. Comme nous chargions nous fûmes surpris de ne pas être reçus par la grêle de balles habituelle.

"En atteignant la première tranchée, nous nous arrêtâmes pétrifiés. Elle était remplie de cadavres; il n'y avait pas de blessés vivants. Dans un coin, le soldat qui opérait la mitrailleuse était debout, enchaîné à son arme; il était mort aussi.

"Nous nous emparâmes successivement de la seconde puis de la troisième tranchée; partout le même silence et le même anéantissement."

Baptêmes

7 avril. Adèle-Marie-Thérèse, fille de Joseph-Antoine Cloutier et de Alice Turenne. Parrain et marraine, M. et Mme Camille Coutu.

8 avril. Joseph-[illegible], fils de Roger Goulet et de Josette Gauthier. Parrain, Maurice Goulet; marraine, Armande Goulet.

10 avril. Cyrille-Paul, fils de Paul Laliberté et de Marie Desmarais. Parrain, Jean-Baptiste St-Germain; marraine, Anna Soulie.

11 avril. Camille-Gille, fils de Cyrille Brasseur et de Marie Delise. Parrain, Camille Delorme; marraine, Clémentine Bassel.

11 avril. Charles-Joseph, fils de Pierre Poirier et de Winifred Walsh. Parrain et marraine, Walter et Gertrude Walsh.

11 avril. Joseph-Charles, fils de Albert Dussault et de Marie-Louise St-Onge. Parrain, Gélase Dussault; marraine, Marie-Louise Piton.

* * *

Mariage

12 avril. Joseph-P. Ménard, de Laval, à Marie-Rose Hardie, de Woonsocket, Etats-Unis.

* * *

Pour la semaine com. le 11 avril "Un homme n'est pas plus vieux qu'il se sent." est un vieux dicton dans lequel il y a beaucoup de vrai. Mais combien y en a-t-il qui se sentent et qui montrent être plus âgés qu'ils ne sont en réalité, en raison de quelques dérangements du corps! Le Novoro du Dr. Pierre est un bienfait aux faibles et aux souffrants. Il restaure l'activité naturelle aux organes, élimine et donne de la force au corps. La première bouteille démontrera ses propriétés restauratrices à la santé. Une surprise attend ceux qui ne sont pas familiers avec les mérites de ce remède [illegible] éprouvé par le temps. Ce n'est pas un remède de pharmacie. Des agents spéciaux le fournissent. Dr. Peter Fahrney & Sons Co., 19-25 Hoyne Ave., Chicago, Ill. E.U. d'A. Il est délivré libre de tous droits.

LES OBUS INCENDIAIRES EMPOISONNENT

Une communication du docteur Henri à l'Académie des sciences

Paris, 7.—La censure n'avait pas jusqu'ici permis la publication d'un article intitulé "Les obus incendiaires allemands empoisonnent", qui a paru aujourd'hui dans le "Journal des Débats", quoique le docteur Victor Henri en ait lu le sujet à l'Académie des sciences, il y a trois mois.

Le journal fait le récit de la mort d'un chasseur alpin, qui a succombé au phosphore qui a pénétré dans le bras du soldat en même temps qu'un éclat d'obus incendiaire allemand. Cet obus, d'après M. G. Urbain, chimiste parisien, contient une préparation où il entre 97 p.c. de phosphore.

On suppose que la censure interdisait la publication de l'article du docteur Henri en raison du bruit qui courait que les Allemands empoisonnaient délibérément leurs obus. On affirme que les autorités françaises ont donné des instructions au corps de santé pour que l'examen de toutes les blessures provenant d'obus ait lieu dans l'absence de [illegible] à découvrir s'il y a du phosphore.

Le "Journal des Débats" réduit cet incident à sa juste proportion d'intérêt médical.

L'ARMEE FRANCAISE S'AMELIORE L'ARMEE ALLEMANDE S'AFFAIBLIT

Le développement de l'artillerie française et la fabrication des munitions depuis le début de la guerre. — Ce qu'est devenue l'armée allemande après six mois de campagne

Londres, 10.—En passant en revue l'état de l'armée française après 8 mois de guerre, une étude officielle donne des détails sur le matériel, l'artillerie, les transports et les approvisionnements puis s'occupe de l'état de l'armée allemande.

Après avoir fait tout d'abord ressortir les superbes qualités du fameux canon de 75 millimètres, sa puissance, sa rapidité d'action et sa précision, l'auteur fait remarquer que ce canon possède une force et une endurance qui en font une arme de premier ordre, puis ajoute:

"On peut affirmer sans hésitation que nos canons de 75 millimètres sont aujourd'hui dans un état aussi parfait qu'au premier jour de la guerre, quoique l'emploi qu'on en a fait ait dépassé toutes les prévisions. La consommation de projectiles a été en réalité si énorme qu'il s'est produit à un moment donné une crise de munitions qui, toutefois, a complètement disparu depuis plusieurs semaines.

"L'organisation, méthodique et complète de toutes les ressources du pays, organisée depuis le début de la guerre, nous a permis d'accumuler un stock considérable de munitions nouvelles, et à partir de maintenant on peut être assuré d'une augmentation dans la production des munitions. Nous sommes ainsi certains d'être à même de pourvoir, sans pour cela être obligés à un effort particulier, à tous les besoins de la campagne présente et future, aussi longtemps que durera, et c'est cette certitude qui nous a permis de fournir des projectiles d'artillerie à plusieurs des armées de nos alliés, et entre autres aux armées belge et serbe. Les déclarations des prisonniers allemands nous ont appris que l'efficacité de nos nouveaux projectiles est supérieure à celle des anciens.

"Notre artillerie lourde subissait une période de réorganisation quand la guerre éclata; il en résulta que nous nous sommes trouvés dans une situation d'infériorité indiscutable, en ce qui concerne cette arme, pendant les premières batailles. Mais aujourd'hui les rôles sont changés, et nos adversaires eux-mêmes reconnaissent la supériorité de notre artillerie lourde.

"Ce changement provient d'une part de l'activité intense de nos fonderies de canons, et d'autre part de l'emploi sur le front des énormes réserves d'artillerie que contenait nos forteresses. Le très grand nombre de canons de gros calibres actuellement sur le front ne représente qu'une partie du nombre total dont nous pouvons disposer dès à présent. Le stock de projectiles pour ces grosses pièces est considérable et va sans cesse en s'augmentant. Il en est de même de toutes les réserves de poudre, d'explosifs et de tous les matériaux nécessaires à la fabrication des obus.

"En ce qui concerne tous les engins, les bombes et les grenades qui sont employées dans la guerre de siège, la situation des troupes françaises est favorable à tous points de vue. En raison de l'usage énorme que l'on fait des mitrailleuses, le nombre dont chaque unité peut disposer a été sensiblement augmenté.

"Le service des transports a fonctionné avec une précision remarquable depuis le début de la guerre."

En ce qui concerne l'armée allemande l'auteur de cette étude dit:

"L'armée allemande, après que le premier effort eût été brisé sur la Marne, en a fait un second plus grand encore en Flandre où cinquante corps d'armée sont venus se briser contre les armées française, anglaise et belge. A partir du moment où elle a été battue en Flandre, l'armée allemande a perdu l'initiative de la direction de la guerre. A partir de ce moment elle a perdu une grande partie de sa puissance en raison des grosses pertes subies par ses effectifs.

"Les différents documents dont nous pouvons disposer — listes publiées par l'état-major allemand, lettres, carnets de notes et papiers trouvés sur des soldats, sous-officiers et officiers morts ou faits prisonniers — nous montrent que, vers le milieu de janvier, les pertes allemandes, sur les deux fronts, s'élevaient à 1,800,000 hommes.

"Ce chiffre est certainement au-dessous de la réalité, car, d'une part les malades n'y sont pas compris et d'autre part les pertes subies dans la dernière grande bataille de Pologne n'y figurent pas. Acceptons le comme exact, cependant, et admettons aussi que sur ces 1,800,000 hommes, 500,000 — proportion normale — sont retournés sur le front après guérison. Il reste une perte totale de 1,300,000 hommes pour 5 mois, ce qui donne une moyenne mensuelle de 260,000 hommes. Ces chiffres correspondent exactement à ceux qu'on obtient en examinant les pertes subies par certains régiments pris au hasard.

"Il est certain que la majorité des régiments allemands ont été complètement renouvelés. Quelle est donc la situation créée par ces pertes énormes?

"Le total des formations de l'armée allemande, connues au commencement de janvier, représentait en chiffres ronds 4 millions d'hommes. D'après les documents officiels du recrutement allemand, les ressources totales en hommes s'élèvent en Allemagne, à 9 millions. Mais il faut en déduire les employés de chemins de fer, de la police et de différentes administrations et industries, soit 500,000 hommes. Les ressources totales s'élèvent donc à 8,500,000 hommes. Sur ce nombre 4 millions sont sur le front et 1,300,000 sont définitivement hors de combat. Il s'en suit qu'au commencement de janvier les ressources disponibles s'élevaient à 3,200,000 hommes.

"De quoi se composent ces ressources? En majeure partie d'hommes qui n'ont pas reçu d'instruction militaire en temps de paix, les réservistes, qui avaient fait du service militaire ayant presque tous quitté les dépôts pour le front. Puis, d'après les statistiques, de 800,000 hommes qui ont plus de 39 ans et n'ont qu'une valeur militaire médiocre. Enfin, toujours d'après les estimations des autorités militaires allemandes, parmi les hommes qui n'ont pas reçu d'instruction militaire en temps de paix, il faut un quart de déchet.

"Il ne reste donc pas en Allemagne plus de 2 millions d'hommes capables de faire campagne. Ces hommes, parmi lesquels se trouvent ceux des classes 1915, 1916 et 1917, appelées en anticipation, constituent — on ne peut trop insister sur ce point — le total des ressources disponibles pour les opérations pendant les douze mois de 1915. Quant à la valeur militaire que ces troupes auront: la hâte avec laquelle on a procédé à leur instruction, les formidables pertes subies à la bataille de Flandre par les corps de formation récentes, nous l'indiquent clairement. Leur valeur militaire sera limitée.

"Quand on se rappelle que, si on s'en rapporte aux documents allemands eux-mêmes, les pertes mensuelles de l'armée allemande sont de 260,000 hommes, il est manifeste que les ressources disponibles pour l'année 1915 ne seront pas suffisantes à remplacer les pertes en dix mois.

"Il est démontré surabondamment qu'en matière d'effectifs l'Allemagne a atteint le maximum possible de son effort. Si, avec les hommes dont elle peut disposer à présent, elle crée, comme il est certain qu'elle se prépare à le faire, de nouvelles formations, elle sera incapable, en admettant que la guerre dure encore dix mois, ce qui est admissible, de boucher les trous qui se produiront dans ses formations actuelles. Si elle ne crée pas de formations nouvelles, elle aura en 1915 exactement ce qui lui sera nécessaire pour maintenir au complet les unités existantes.

"Etant donné la manière d'agir de l'état-major général allemand, on peut supposer que, sans s'occuper de l'impossibilité éventuelle de boucher les trous, il s'efforcera de constituer des formations nouvelles. La faiblesse à laquelle l'Allemagne s'exposera, en matière d'effectifs, vient d'être expliquée, et il est aisé de montrer que cette faiblesse sera encore augmentée par l'infériorité des cadres régimentaires.'

SACRE-COEUR

Assemblée générale de la Société Saint-Jean-Baptiste

L'assemblée tenue dimanche soir dans les salles du Sacré-Coeur a été une preuve de plus de l'enthousiasme patriotique qu'ont les Canadiens français de Winnipeg pour le mouvement d'union commencé dans l'Ontario et qui s'est propagé, comme une traînée de poudre, dans les autres provinces.

La réunion très nombreuse a été des plus intéressantes et pleine d'encouragement, car, tous ceux qui ont pris la parole ont montré leur ardent désir de contribuer et d'aider, autant qu'il sera en leur pouvoir, au succès du groupement général dont le Comité de Régie de la Société a pris l'heureuse initiative, pour la célébration des noces d'argent de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg.

Le président a annoncé, à la satisfaction générale, que "bien que n'ayant vu que 17 personnes, il avait déjà obtenu, comme souscription, une somme de près de $500 pour la bourse que la Société veut offrir, comme bouquet patriotique, à l'école française du Sacré-Coeur. Bravo! ce commencement est un heureux présage pour la réussite complète de notre belle fête du 27 juin prochain.

Les listes de souscriptions vont maintenant circuler dans toute la ville et nous sommes certains que l'exemple généreux montré par les premiers donateurs sera suivi par tous suivant leurs moyens; toute somme offerte de bon coeur sera la bienvenue pourvu que tous les noms canadiens-français figurent sur ces listes, la langue française, cette reine des langues sera satisfaite puisqu'elle y verra notre adhésion patriotique à son maintien "quand même".

* * *

M. L.-A. Delorme vient de quitter la société légale dont il faisait partie depuis plusieurs années. Il a ouvert son bureau dans l'Electric Railway Building, chambre 709. Il aura au premier mai, comme associé, M. Henri Lacerte, brillant jeune avocat de l'est qui a déjà quatre ans de pratique.

* * *

On a chanté lundi matin le service de congrégation pour le repos de l'âme de feue Mme J. H. Lemire. La messe fut chantée par les enfants et il y eut communion générale des Dames de Sainte-Anne.

* * *

La Révérende Mère Provinciale a commencé la visite des classes de l'école.

MORT DE M. JOS. GENDRON

Lorette, 10.—M. Joseph Gendron, résidant à Saint-Eustache depuis l'automne dernier, est décédé jeudi dernier après une longue maladie. Il était âgé de 78 ans.

M. Joseph Gendron était né à Saint-Antoine, Québec, vint au Manitoba en 1873, s'établit en notre paroisse après quatre ans de résidence à Saint-Boniface. Il y a trois ans il retourna vivre à Saint-Boniface.

Quatre fils, MM. Médéric Gendron, de cette paroisse, Alcide Gendron, Montréal, Québec, Joseph Gendron, Woodridge, Man., Oscar Gendron, Kootenay, Colombie-Britannique; deux filles, Mmes Rémillard, 450 rue Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Boniface, Mme De Marsolais, de Saint-Eustache, lui survivent.

Les funérailles ont eu lieu à Lorette samedi matin, au milieu d'une forte assistance. M. le curé Dufresne officia. Il y eut soli par MM. Rémillard et Toupin, de Saint-Boniface.

La famille a reçu de nombreux témoignages de sympathies.

MORT DE M. ARTHUR GAUTHIER

Lorette, 10.—M. Arthur Gauthier est décédé à l'hôpital de Saint-Boniface, victime d'une ruade de son cheval. Les funérailles ont eu lieu ici ce matin; M. l'abbé Décelles, curé de l'Ile des Chênes, officiait.

M. Gauthier naquit à la Malbaie, Québec; il était âgé de 46 ans. Il habitait Lorette depuis une trentaine d'années.

Son épouse et quatre enfants lui survivent ainsi que trois frères—Auguste, Thomas et Ernest, tous à Lorette.

Un grand nombre d'amis et de parents assistaient aux funérailles.

VENGEANCE BOCHE

Ils gardent les enfants français dans leur camp de concentration

Paris, 9.—Un des ingénieurs les plus proéminents de Paris a écrit au "Matin" ce qui suit:

"Revenant de Toulouse, mon train a croisé un train ramenant des habitants de Lille et de Roubaix qui ont été envoyés d'Allemagne en France, en passant par la Suisse. Le train contenait de mille à douze cents femmes et de cent cinquante à deux cents vieux, mais pas un seul enfant.

"Je fus étonné de cela et en demandai la raison. Des femmes en pleurs me dirent que, lorsqu'elles quittèrent Lille et Roubaix, elles emmenèrent leurs enfants avec elles; mais, en traversant l'Allemagne, elles furent brutalement séparées de leurs enfants, qui ont été gardés en Allemagne pour des raisons inconnues.

"Ces enfants sont de tout âge, depuis deux mois jusqu'à 15 ans."

MENACE SIGNIFICATIVE

"Si la royauté ne fait pas la guerre, elle cessera d'exister", dit le chef du parti socialiste italien

Rome, 9. — Les partis politiques, qui se montrent favorables à l'intervention immédiate de l'Italie dans la guerre, et qui comprennent les démocrates, les radicaux, les réformistes, les socialistes et les nationalistes, ont organisé pour dimanche prochain de grandes réunions dans toute l'Italie pour s'efforcer de décider l'Italie à prendre part au conflit.

Le "Corriere d'Italia", commentant aujourd'hui cet événement, dit qu'il a pris le caractère d'un avertissement à la monarchie, puisque la Ligue nationale, qui a organisé cette réunion, a adopté une résolution contenant cette phrase:

"Si, après une longue attente, il se produit des désillusions d'une nature quelconque, un sérieux soulèvement politique sera inévitable."

Le professeur Mussolini, un des chefs du parti socialiste, explique ainsi ce passage de la résolution:

"En d'autres termes, si la monarchie n'est pas capable de faire une guerre nationale, la monarchie cessera d'exister en Italie, car un sérieux soulèvement politique signifie un changement de régime."

LES PERTES ALLEMANDES

31,276 officiers ont été tués, blessés ou faits prisonniers

Paris, 9.—Le bureau de presse du ministère de la guerre a publié aujourd'hui des statistiques établies d'après les listes officielles de pertes d'officiers allemands. Ces chiffres montrent:

Que sur un nombre total de 480 généraux en temps de paix, 43 ont été tués et 57 ont été blessés ou sont portés manquants.

Que sur 33,154 officiers d'infanterie, 8,604 ont été tués et 18,149 ont été blessés ou sont portés manquants.

Que sur 7,063 officiers de cavalerie, 866 ont été tués et 881 ont été blessés ou portés manquants.

Que sur 12,108 officiers d'artillerie, 912 ont été tués et 2,264 ont été blessés ou portés manquants.

Le total général en officiers s'élevait dans l'armée allemande au début de la guerre, y compris active, réserve et landwehr, à 52,805. Sur ce nombre, à la date du 15 mars, 9,925 avaient été tués, et 21,351 avaient été blessés ou portés manquants. Ce qui porte les pertes totales à 31,276 officiers, soit plus de la moitié de leur nombre du jour de la déclaration de guerre.

Le récit, que le témoin oculaire fait des combats qui ont eu lieu aux Eparges les 18, 19 et 20 mars, est ainsi conçu:

"Notre plus récent succès a été dû à une préparation d'artillerie intense, à la rapidité de l'assaut, et à un violent corps à corps. Dans les tranchées que nous avons capturées, notre grosse artillerie avait creusé de larges excavations, et nous avons trouvé des cadavres en morceaux et à moitié enterrés.

"Les survivants qui ont été faits prisonniers déclarent que le feu de notre artillerie était terrifiant. D'autres prisonniers disent que le 8e régiment bavarois a perdu 2,000 hommes et 16 officiers pendant le mois de février. Malgré cela, un prisonnier nous a assuré avoir entendu un général allemand dire:

"Nous sommes prêts à sacrifier une division, un corps d'armée et même 100,000 hommes s'il le faut, mais nous ne céderons pas."

LE GENERAL MAUNOURY

"Rassurez-vous, dit-il à ses amis, je ne suis pas aveugle"

Paris, 8.—Le "Bulletin des armées" raconte que le général Maunoury, qui, récemment, a eu un oeil enlevé par une balle et a reçu une horrible blessure à la mâchoire, alors qu'il inspectait les tranchées, se serait, hier, exprimé ainsi:

—Rassurez-vous, je ne suis pas aveugle et vais vous montrer que je vois parfaitement."

Prenant une plume, il écrivit sur la feuille d'un carnet:

"Tout va bien."

On avait craint que la perte de l'oeil gauche n'affecte chez le général la vision de l'oeil droit.

A BAS LE FRANCAIS

Le vrai sens du Règlement XVII

"Dans la section scolaire 16 de la municipalité de Plantagenet, par exemple, dans le comté de Russell, on a établi une nouvelle école avec 23 enfants canadiens-français et 3 enfants de langue anglaise. On avait engagé une institutrice bilingue, Mlle Lemieux, possédant un certificat bilingue de troisième classe, le seul que ces institutrices ont le droit d'obtenir. C'est donc dire qu'elle peut enseigner le français et l'anglais.

"L'inspecteur visa l'école et demanda les qualifications de l'institutrice qui lui montra son certificat. Il refusa d'accepter les qualifications de Mlle Lemieux, disant que c'était une école nouvelle où l'on n'enseignait pas de français avant le règlement XVII et qui par conséquent n'avait pas droit au bilinguisme. Il avertit les commissaires de renvoyer cette institutrice et il en recommanda 3 autres qui ne parlent que l'anglais et pas un seul mot de français, pas un seul des 23 enfants canadiens-français sur les 26, ne parle un mot d'anglais.

"Si ceci n'est pas une tentative évidente pour détruire la langue française et pour crucifier la génération française actuelle de l'Ontario, par la mise en force du règlement XVII, je ne connais pas de preuve matérielle en état d'ouvrir les yeux et de convaincre ceux qui ne veulent pas voir."—M. Genest, Président de la Commission des Ecoles Séparées à Ottawa.

COLONISONS

Camperville, Man.,
24 mars 1915.

A nos amis de la **Liberté**,

L'an dernier nous vous avons fait savoir qu'il y a ici, à Camperville, beaucoup de belles terres à prendre comme homesteads. Un grand nombre de familles ont déjà exprimé le désir de venir ici ouvrir une nouvelle paroisse canadienne-française. Cependant il reste encore un bon nombre de belles terres à prendre, proches du village, de l'église, de l'école. Ces terres ne laissent rien à désirer pour leur bonne qualité.

Nous faisons appel de nouveau à nos compatriotes canadiens-français. Qu'ils viennent nous faire une visite, et nous pouvons leur assurer d'avance qu'ils trouveront ici ce qui leur faut. Nous voulons former une paroisse canadienne-française très nombreuse et c'est pour cela que l'on nous a conservé ces homesteads en un endroit avantageux.

Vous me demanderez peut-être si je ne serais pas par hasard un agent d'immigration payé par le gouvernement. Je vous répondrai, non. Je suis seulement ami de la cause canadienne, connaissant vos besoins et cherchant à rendre service à notre race et à chacun de vous en particulier. C'est par pur patriotisme, sans autre but que de rendre service à des milliers de familles canadiennes-françaises catholiques qui sont obligées parfois d'aller s'établir dans des centres anglais protestants, ne pouvant par la suite se servir de leur langue et se voyant privées du prêtre et de saint ministère.

Ici, mes chers amis, nous avons tout ce qu'il nous faut: nous parlons français tous les jours, nous allons à la messe les dimanches, parce que nous avons déjà une belle église. Deux Pères Oblats sont résidants parmi nous. Et j'ai le plaisir de vous dire aussi que nous avons les Rvdes Soeurs Franciscaines qui dirigent ici l'école.

Vous voyez que l'on ne vous trompe pas en vous disant que l'endroit est avantageux pour nous. Il serait malheureux de voir un jour ou l'autre ces belles terres qui nous restent tomber entre les mains des Anglais protestants, puisque l'on a réservé ces terrains pour vous, spécialement.

Hâtez-vous donc, braves Canadiens-français, de venir vous choisir ici, le plus tôt possible, une belle terre. Il nous serait difficile de vous offrir un endroit plus propice. Pour d'autres informations, vous n'avez qu'à nous écrire et nous nous ferons toujours un plaisir de vous répondre.

Votre fidèle ami.
J.-G. Parent.

EN AVANT LES CADETS!

Nos Cadets reprendront leurs exercices militaires mercredi soir dans les salles de l'école Provencher.

Notre Corps compte maintenant plus de cent vingt cinq membres.

Nous sommes tous membres de l'Association des "Cadets du Sacré-Coeur" et notre société est avant tout un préservatif contre les dangers qui menacent la jeunesse.

Les officiers demandent instamment que tous les membres soient présents à cet exercise de mercredi, de même qu'aux autres qui auront lieu régulièrement une fois par semaine.

La réorganisation des jeux donne des espérances plus grandes que jamais et nous verrons bientôt les jeux de ballon, de balle au camp, de la crosse, etc., remplacer le patin.

Nous assisterons avant longtemps à des parties qui remplaceront nos joutes de gouret de l'hiver dernier.

Les jeunes gens qui ne sont pas déjà Cadets et qui désirent s'enrôler peuvent, aux soirs d'exercises, se présenter à l'école, où nous leur donnerons plus ample information. Ils en retireront certainement de grands avantages.

FIERES REPONSES DE BLESSES FRANCAIS

Paris 7.—Pendant une de ses visites à Metz, le kaiser s'approcha d'un prisonnier français: "Voici, mon brave, un souvenir de la guerre." Le blessé, relevant le drap qui recouvrait le moignon, reste de sa jambe amputée, lui répondit brusquement: "Merci, j'en ai déjà un."

A une réception donnée certain après-midi par lady Watts, se trouvaient plusieurs brillants officiers français et russes. A notre table, avaient pris place deux officiers français qui l'un après l'autre racontaient leurs aventures. L'un d'eux, fit le récit d'une visite du kaiser dans un hôpital du Luxembourg; l'empereur, s'arrêtant auprès du lit d'un officier français, lui offrit une rose. L'officier, sans se retourner et sans même tendre la main, lui dit simplement: "Merci, monsieur."

L'histoire ne dit pas quelle tête fit l'empereur des boches en s'entendant traiter de simple "Monsieur".

TIMBRE DE GUERRE

Le Ministère des Postes ayant donné avis, il y a une semaine ou deux, relativement à la loi sur le revenu de la guerre, que toutes les lettres et toutes les cartes postales déposées à la poste en Canada pour être distribuées en Canada, aux Etats-Unis ou au Mexique, et les lettres déposées en Canada pour être distribuées dans le Royaume-Uni et dans les possessions britanniques en général, ou partout où le tarif de deux cents s'applique en outre de l'affranchissement ordinaire doivent porter un timbre d'un cent comme taxe de guerre, et le public a été également averti qu'il serait préférable que cette taxe de guerre fût acquittée au moyen d'un timbre marqué "War Tax"; mais que si l'on ne pouvait se procurer un timbre semblable la taxe pourrait être payés au moyen d'un timbre poste ordinaire d'un cent. Le Département donne un nouvel avis à l'effet que l'on peut se servir de timbres-poste pour payer la taxe de guerresur les chèques de banque, les lettres de change, les billets promissoires, les mandats d'express, les médecines brevetées, la parfumerie, les vins ou le champagne, aussi bien que sur les lettres et les cartes postales, les bons de poste et les mandats de poste. L'on a l'intention de donner des facilités pour le paiement de cette taxe dans les parties du pays où l'on peut difficilement se procurer des timbres d'accise. En vue du fait que l'on peut obtenir des timbres poste à tous les endroits, dans tout le pays, et surtout dans beaucoup d'endroits où il n'y a pas de percepteur du Revenu de l'Intérieur; et où l'on ne peut obtenir des timbres du Revenu de l'Intérieur; c'est un avantage distinct pour le public et sans aucun doute l'on s'en prévaudra.

LES ALPINS AU PIC D'HARTMANNSWILLERKOPF

Leur assaut irrésistible balaye tout devant lui et complète l'oeuvre commencée par notre artillerie

Paris, 7.—Le ministère de la guerre a publié le récit de la brillante capture par les Français du sommet du pic d'Hartmannswillerkopf, à quelques kilomètres au nord de Thann, que le communiqué officiel a annoncée le 27 mars dernier. Voici comment est décrite la lutte pour la possession de cette importante position stratégique:

"Un petit nombre de chasseurs alpins réussirent à atteindre le sommet du pic dès le commencement de janvier et à s'y établir dans un fortin, mais, après avoir résisté à toutes les attaques allemandes, ils furent obligés de se rendre parce qu'ils n'avaient plus de provisions, malgré tous les efforts faits par leurs camarades pour les secourir.

"Toutes les troupes étaient depuis animées d'un esprit de revanche et attendaient avec impatience l'ordre d'attaquer. Pendant tout le reste de janvier et tout février, les opérations de siège se poursuivirent, et le 5 mars eut lieu un premier assaut.

"Pendant deux heures les tranchées allemandes furent soumises à un bombardement intense, à la suite duquel nos hommes réussirent à s'emparer du plus formidable des blockhaus allemands et d'une portion de leur première ligne de tranchées. L'ennemi fit quatre contre-attaques vigoureuses le 5 mars et deux autres dans les matinées du 6 et du 7, mais fut repoussé.

"Le 17 mars nous reprimes l'attaque, mais c'est le 23 mars qu'eut lieu notre plus grand effort, sous la protection d'un terrible feu croisé de nos canons de tout calibre et de nombreuses mitrailleuses. De nos tranchées on voyait distinctement des arbres tomber et des parties de corps humains voler en l'air au-dessus des tranchées allemandes. D'un bond, notre infanterie s'élança à la charge et, malgré l'intensité du feu de l'ennemi, emporta successivement deux lignes de tranchées.

"Aussitôt commença l'organisation et la mise en état de défense des tranchées conquises, et les contre-attaques allemandes, quoique violentes, furent insuffisantes pour déloger nos hommes qui continuèrent à regarder, plus en avant, les autres lignes de fortifications allemandes avec une inébranlable confiance dans le succès final.

"La nuit du 25 mars se passa sans contre-attaque et le jour se leva sans le brouillard habituel, offrant à notre artillerie une splendide opportunité. Nos artilleurs et nos fantassins qui entouraient le pic attendaient avec une impatience mal contenue le moment de commencer l'assaut final, moment qu'ils désiraient depuis trois mois.

"Les reconnaissances avaient découvert qu'au moins trois lignes de retranchements et de redoutes séparaient nos positions du sommet du pic. A 10 h. 30 du matin commença le bombardement général; toutes nos pièces d'artillerie y prirent part jusqu'à 2 h. 30; tout fut balayé; de grands pins tombaient, comme sciés à la base, et leur chute démasquait des batteries allemandes et des retranchements. Le sol était jonché de cadavres et de débris humains.

"A 2 h. 35, d'un élan irrésistible, nos chasseurs alpins chargèrent l'ennemi, le délogèrent de ses positions, balayant tout devant eux, et bientôt atteignirent le sommet. Sur le point le plus élevé du pic, malgré une grêle de balles et d'obus un de nos hommes agitait triomphalement le drapeau français, signalant à nos artilleurs que la position était en notre pouvoir et qu'ils devaient diriger leur tir sur la pente orientale du pic. Les Allemands en pleine déroute, jetaient leurs armes pour faciliter leur fuite. Nous fimes prisonniers ce qui restait d'une compagnie — 80 hommes."

La note officielle ajoute que pendant les attaques du 25 et du 26, 400 Allemands avaient été capturés, puis dit:

"Le nombre des Français tués pendant ces combats n'est pas encore connu. Notre succès a été poussé plus loin, et nous avons établi des tranchées sur la pente orientale, ce qui nous met en possession de tout l'observatoire allemand.

"Un grand nombre d'actes d'héroïsme individuels sont signalés. Parmi ceux-ci, se trouve l'exploit du soldat Dumoulin "qui, seul dans une tranchée allemande, lutta corps à corps avec un Allemand qui manoeuvrait une mitrailleuse qui avait arrêté notre assaut. La mitrailleuse se tut, et nos troupes atteignirent la tranchée ennemie capturant tous les occupants."

LE FORCEMENT DES DETROITS

Trente mille Anglo-Français auraient débarqué à Lemnos

Berlin, 7, (par T. S. F., via Sayville).—L'agence des nouvelles d'outre-mer a publié la note suivante:

"Des dépêches reçues de Constantinople disent qu'il n'y a aucun changement dans la situation des Dardanelles.

"La flotte russe, après ses opérations devant le Bosphore, a entrepris, le 30 mars, une nouvelle attaque sur Fregli, port de la mer Noire en Asie Mineure. Deux mille coups de canon ont été tirés. Neuf barques ont été coulées dans le port et quatre maisons du bord de la mer ont été endommagées. Il n'y a pas eu de morts et le charbon arrive d'Eregli comme en temps ordinaire.

"Un aviateur russe a été repoussé par le feu du port. La flotte russe s'est retirée à midi.

"Un message reçu d'Athènes estime à 30,000 le nombre de soldats anglo-français qui ont été débarqués sur l'île de Lemnos, près de l'entrée des Dardanelles.

"Un article publié dans le "Tamin". de Constantinople, exprime l'idée que les Anglais sont à un tel point incapables d'atteindre Constantinople avant que les Russes n'y arrivent, que les premiers ont l'intention d'occuper les îles à l'entrée des Dardanelles, de manière à pouvoir, dans l'avenir, faire échec à la Russie."

Une dépêche d'Athènes annonce également que le cuirassé anglais "Lord-Nelson", échoué dans le détroit des Dardanelles, a été détruit par le feu des canons turcs.

PENDANT LE SIEGE DE PERMYSL

Les officiers dansaient alors que leurs hommes mourraient de faim

Pétrograd, 9.—Le journal russe "Russky Slovo" dit que le fait le plus remarquable de la prise de la forteresse de Permysl est que pas un seul drapeau autrichien n'a été capturé.

Le secret de leur disparition a été découvert, dit ce journal, par la confession de prisonniers de guerre arrivés à Kiev. Ils disent que la nuit précédent la reddition tous les drapeaux ont été déchirés en lambeaux. Ces lambeaux ont été numérotés et distribués à des simples particuliers qui les ont caché dans les doublures de leurs vêtements et leurs casquettes. Ils jurèrent de les rendre à leur retour de captivité, de manière à ce qu'on puisse rétablir les drapeaux.

En fouillant les prisonniers, on trouva de ces lambeaux de drapeaux. Dans la poignée d'un sac appartenant au général Thomaschi, on trouva un drapeau intact.

Tous les autres insignes des régiments ont été détruits avant la capitulation.

Parmi les prisonniers qui sont arrivés à Kiev se trouvent cent hommes d'une musique régimentaire, qui se plaignirent d'avoir été forcés de jouer toutes les nuits aux bals des officiers, bien qu'ils fussent affamés. Ils disent que lorsqu'un de ces musiciens s'évanouissait, on le ranimait à l'aide de vodka et on le forçait à continuer.

L'enquête, faite sur les défenses de Permys, montre qu'il n'y a eu que sept forts endommagés sur 40. On les avait fait sauter en partie. Les fameuses galeries de béton et de fer qui ont douze kilomètres de long n'ont pas souffert.

L'HEROIQUE MONTENEGRO

Quinze mille hommes contiennent cent mille Autrichiens

Rome, 8.—Des dépêches reçues de Cettigne indiquent que l'Autriche-Hongrie s'efforce de couper toutes les communications avec le Monténégro et d'amener ainsi la famine dans ce pays.

On dit que l'empire autrichien a entouré ce petit Etat de forces écrasantes de Croates, qui sont dans les montagnes, en plus de la garnison de 40,000 hommes de Cattaro qui coupe toutes les communications avec l'Herzégovine et l'Adriatique.

Le Monténégro ne peut opposer que quinze milles hommes, munis d'une artillerie peu considérable, à cent mille Autrichiens.

Environ soixante-dix mille personnes, venant de villages de Bosnie incendiés par les Autrichiens, se sont réfugiées au Monténégro.

PRISONNIERS DE GUERRE

L'Allemagne prétend en avoir plus de huit cent mille

Amsterdam, 9.—Une dépêche de Berlin dit qu'à la date du 1er avril, il y avait en Allemagne 812,808 prisonniers, soit 10,175 officiers et 802,633 hommes.

La dépêche donne le détail suivant par nationalité:

Français, 3,868 officiers, 238,-496 hommes.

Russes, 5,140 officiers, 504,-210 hommes.

Belges, 647 officiers, 39,620 hommes.

Anglais, 520 officiers, 20,307 hommes.

UN NOUVEL UNIFORME BELGE

Les recrues de 1914 sont habillées de gris

Paris, 9.—L'armée belge a reçu un nouvel uniforme; le drap est gris et le képi de couleur sombre, avec cache-oreilles.

Un soldat appartenant à la classe 1914 écrit qu'à la réception de ces uniformes, l'enthousiasme a été indescriptible.

"Enfin, dit-il, après quatre mois d'entraînement, nous avons quitté la France pour la partie non envahie de la Belgique.

"Nous sommes arrivés, musique en tête, et sommes restés une semaine avant d'aller dans les tranchées. Le roi Albert et le général Joffre sont venus et nous ont complimentés sur notre belle tenue et nous ont donné à chacun cinq cigares marqués 1914.

"Le premier jour, nous avons gagné deux tranchées et avancé de cinq cents mètres."

CONTRE L'USAGE DE L'ALCOOL

La vente des spiritueux est interdite sur le territoire occupé par l'armée des Vosges

Paris, 8.—Le général commandant l'armée des Vosges a interdit avec la permission du général Joffre, l'achat ou la vente des spiritueux sur le territoire occupé par son armée. Tous les délinquants passeront en conseil de guerre et seront punis sévèrement.

GRANDE VICTOIRE RUSSE EN HONGRIE

L'armée autrichienne coupée en trois tronçons est battue par les Russes

Pétrograd, 8. — L'avance des Russes dans les Carpathes a coupé l'armée autrichienne du général Bocrovitch en deux endroits. L'aile droite de cette armée est dans une situation précaire.

Les Russes se sont emparés de Smolnik situé à l'est du col Lupkow.

Les Russes ont aussi repoussé les Autrichiens dans les régions de Bartfeld et de Lupkow. S'étant avancés par le col Rostock ils ont pénétré comme un coin entre les armées autrichiennes.

Smolnik contrôle la seule route qui fasse communiquer, à travers les montagnes de Beskid, Mezo-Laborez et Oujok, qui sont à une distance de quatre-vingt-dix kilomètres l'une de l'autre.

L'aile gauche de l'armée autrichienne a sa base à Gummonoe et ses communications avec les routes de Hongrie sont tout à fait en sûreté. L'aile droite, au contraire, touche aux troupes opérant autour d'Oujok, à trente kilomètres des positions russes de Smolnik.

On considère comme probable que les Autrichiens seront forcés de transférer leur base d'Oujok, dans la direction de Munkacs, ou autrement d'accepter le combat à Oujok, où ils seront gênés par le manque de voies de communications. Dans les deux cas les Autrichiens se trouveront coupés de l'armée principale commandée par le général Bocrovitch et de ses renforts allemands.

Les Russes ont passé la crête des Beskids à Gummenoe et paraissent avoir la route libre pour avancer dans les plaines de Hongrie.

LA THEORIE DE LA FEROCITE

La "Liberté" publie des extraits d'un "Manuel" que les officiers allemands ont reçu de leur grand état major en même temps que leur ordre d'entrer en campagne. Ce manuel a été traduit par le professeur J.-H. Morgan, professeur à l'Université de Londres. Son titre exact est: "Les usages de guerre dans la guerre moderne". Ce n'est pas autre chose que la théorie du vandalisme: les officiers allemands qui ont commandé les massacres de Louvain, de Termonde, de Namur, d'Aerschot et les bombardements de Reims, d'Arras et d'Ypres, n'ont fait que se conformer à son esprit et à sa lettre.

On y rencontre à chaque page des formules comme celles-ci:

"La seule véritable humanité consiste souvent dans l'application brutale de certaines sévérités.

L'emploi brutal de moyens de défense et d'intimidation nécessaires contre les habitants est non seulement un droit, mais même un devoir pour le commandant de l'armée.

Peut-on tuer les prisonniers de guerre?

Réponse: Cela n'est pas beau, mais quelquefois cela peut être commode (!)

Est-il rien de plus froidement, de plus férocement abject et hideux?

"Peut-on se servir de sicaires et d'incendiaires?

Réponse: Ce n'est pas très honorable (anstuendig), mais la loi de guerre n'est pas si délicate (empfindlich).

Il ne faut pas permettre aux vieillards, aux femmes et aux enfants de quitter une ville avant le bombardement, car "leur présence constitue un grand avantage".

Ce livre atroce est comme la fleur hideuse de la "kultur" allemande.

Les grands talents ne doivent être employés qu'au bien: ce que je peux, le fais-je pour Dieu?

• • •

Il faut faire le bien malgré les obstacles; Dieu et les âmes en tireront profit.